

MAURICE MERLEAU-PONTY

adpf association pour la diffusion de la pensée française ●
Ministère des Affaires étrangères
Direction générale de la coopération internationale
et du développement
Direction de la coopération culturelle et du français
Division de l'écrit et des médiathèques

Cet ouvrage est aussi
disponible sur www.adpf.asso.fr
Isbn 2-914935-39-0

adpf association pour la diffusion de la pensée française ●
6, rue Ferrus 75014 Paris + ecrire@adpf.asso.fr
© Janvier 2005 **adpf** ministère des Affaires étrangères



AUTEURS

Cet ouvrage a bénéficié du concours de:
Stéphanie Dupuy pour «Psychologies». Philosophe, elle prépare une thèse en histoire des sciences, intitulée «La science de l'émotion en France, 1950-1920»;

Maël Renouard pour «Littérature». Philosophe, il a publié un essai sur Julien Gracq, *L'Œil et l'Attente* (José Corti, 2003), et prépare une thèse sur «La réminiscence et la mélancolie».

Stéphanie Ménasé pour la documentation et la chronologie. Philosophe, on lui doit d'avoir transcrit les manuscrits de Merleau-Ponty et contribué à leur édition sous la direction de Claude Lefort. Elle est l'auteur d'une thèse sur Merleau-Ponty et l'art moderne: *Passivité et Création* (Puf, 2003).

Claude Imbert est philosophe et ancienne directrice du Département de philosophie de l'École normale supérieure. Auteur d'une thèse sur l'histoire des logiques, classique et mathématique, elle travaille actuellement sur la production de la conceptualité philosophique et les rapports entre philosophie, anthropologie, cognition et genèse des symbolismes. Outre de nombreux articles explorant cette zone des langages indirects mise en évidence par Merleau Ponty et par les logiciens, elle a publié *Phénoménologie et langues formulaires* (PUF, 1992) et *Pour une histoire de la logique* (PUF, 1995).

«Travaillée par l'urgence et la colère, comme talonnée par le souvenir de deux guerres qui avaient ruiné l'Europe et atteint ses capacités de penser, l'œuvre de Merleau-Ponty a su délivrer l'activité philosophique de ses complaisances pédagogiques et de ses dévotions [...].

Chacun de ses livres est sourdement travaillé par le ferment d'idées, de savoirs et d'évidences qui n'y ont pas encore leur place. Si chacun sature sur l'instant la capacité d'intelligence du lecteur, il témoigne déjà pour autre chose. Les phrases sont calées sur des alternatives suspendues; les notes et remarques incisives déportent comme des embardées. De là vient que la lecture n'en est jamais facile. Et cependant, un mouvement souverain emporte l'œuvre, insoucieux d'une conclusion qui ne pouvait pas être autre chose que ce mouvement même.

Mené comme un défi, le propos appelle une invention conceptuelle pour remplacer les premiers repères donnés par la perception ou l'histoire. En dépend la transformation conséquente des figures normées de l'activité philosophique.

Ces textes ont autant d'insolence que d'élégance et de savoir. Ils ont une manière propre de mener le lecteur là où il refuse d'aller, d'abandonner les bonnes manières de l'intelligence philosophique pour accéder, si cela est jamais possible, à un réel toujours sournoisement esquivé.»

Claude Imbert

ISBN 2-914935-39-0
Prix 17,50 €
9 782914 935395

UN CORPS HUMAIN
EST LÀ QUAND,
ENTRE VOYANT ET VISIBLE,
[...] SE FAIT UNE SORTE
DE RECROISEMENT,
QUAND S'ALLUME L'ÉTINCELLE
DU SENTANT-SENSIBLE,
QUAND PREND CE FEU
QUI NE CESSERA PAS
DE BRÛLER, JUSQU'À
CE QUE TEL ACCIDENT
DU CORPS DÉFASSE
CE QUE NUL ACCIDENT
N'AURAIT SUFFI À FAIRE...

Après avoir rendu hommage à Claude Lévi-Strauss, Simone Weil, Georges Dumézil, Georges Bataille et Gilles Deleuze, le ministère des Affaires étrangères et l'Association pour la diffusion de la pensée française présentent l'œuvre de Maurice Merleau-Ponty dont les écrits sont traduits dans de nombreuses langues.

Nous tenons à remercier vivement madame Claude Imbert ainsi que ses collaborateurs, mesdames Stéphanie Dupuy, Stéphanie Ménasé et monsieur Maël Renouard.

Nous exprimons également notre gratitude à madame Suzanne Merleau-Ponty et à madame Marianne Merleau-Ponty pour l'aide qu'elles nous ont apportée.

Yves Mabin

Chef de la Division de l'écrit et des médiathèques
Ministère des Affaires étrangères

François Neuville

Directeur de l'Association pour la diffusion
de la pensée française

- 15 Années de formation,
enseignement, rencontres, voyages
- 17 Lire Merleau-Ponty

Ruptures

- 24 1945: la guerre a eu lieu
- 28 Psychologies
- 33 Littérature
- 39 Écrits politiques
- 45 La philosophie, son histoire et son dehors

Continuités

- 51 L'œil et l'esprit
- 57 Les énoncés existentiels de Merleau-Ponty
- 62 La leçon de Stendhal:
colère, dandysme et bienséances de la conscience
- 66 Merleau-Ponty se faisant
- 68 Merleau-Ponty incognito

- 81 Bibliographie

CES GENS VOULAIENT
RÉGNER, ET, COMME
IL CONVIENT EN CE CAS,
ILS ONT SOLLICITÉ
LES PASSIONS TRISTES.
RIEN DE PAREIL NE NOUS
MENACE, HEUREUX
SI NOUS POUVIONS
INSPIRER À QUELQUES-
UNS – OU À BEAUCOUP –
DE SUPPORTER
LEUR LIBERTÉ, DE NE PAS
L'ÉCHANGER À PERTE,

CAR ELLE N'EST PAS
SEULEMENT LEUR CHOSE,
LEUR SECRET,
LEUR PLAISIR, LEUR SALUT,
ELLE INTÉRESSE
TOUS LES AUTRES.

Juillet 1953.
Avril-décembre 1954.

Merleau-Ponty
Les Aventures de la dialectique

«[...] si l'ambiguïté et l'inachèvement sont écrits dans la texture même de notre vie collective, et non pas seulement dans les ouvrages des intellectuels, il serait dérisoire de vouloir y répondre par une restauration de la raison, au sens où l'on parle de restauration à propos du régime de 1815. Nous pouvons et nous devons analyser les ambiguïtés de notre temps et tâcher, à travers elles, de tracer un chemin qui puisse être tenu en conscience et en vérité. Mais nous en savons trop pour reprendre purement et simplement le rationalisme de nos pères.»

ANNÉES DE FORMATION, ENSEIGNEMENT, RENCONTRES, VOYAGES. Né en 1908, condisciple de Jean-Paul Sartre à l'École normale supérieure, Maurice Merleau-Ponty y reçut l'enseignement de Léon Brunschvicg. Durant la préparation du concours d'agrégation, il se lia d'amitié avec Simone de Beauvoir et Claude Lévi-Strauss. Un mémoire sur Malebranche puis sa thèse de doctorat (1945) furent préparés sous la direction d'Émile Bréhier. Proche d'Emmanuel Mounier et de la revue *Esprit*, il prit ses distances en 1934, après que le gouvernement chrétien-social du chancelier Dollfuss eut fait donner le canon sur les banlieues ouvrières de Vienne. Il rompit avec éclat après *Guernica*.

«Monde classique et monde moderne»
(*Causeries* 1948, p. 67).

Engagé dans une recherche de doctorat, qui aboutira dans *La Structure du comportement* (achevé en 1938) et *Phénoménologie de la perception* (1945), il étudie la psychologie du comportement et la psychologie de la forme, pratique les linguistes (Meillet, Gelb puis Saussure) et les neurologues (Goldstein, Mouchotte). Il n'ignore rien de la psychologie expérimentale, de l'éthologie animale, de la psychopathologie, de la psychanalyse ni de la psychologie de l'enfant – ce fut l'intitulé de sa première chaire universitaire et un constant objet d'intérêt. Un projet de recherche datant de 1933 relevait l'importance des «philosophies réalistes d'Angleterre et d'Amérique». Il lit Fink et Husserl et, après avoir consulté les Archives Husserl déposées à Louvain, Cavailles l'associe au projet d'un dépôt en France. Durant ces mêmes années, il suit le séminaire de Kojève et s'intéresse aux apports de l'ethnologie à laquelle Marcel Mauss avait donné un nouvel éclat. C'est avec la *Phénoménologie de la perception* (1945), puis divers articles

Texte repris dans *Signes*
(éd. 1960, p. 201-228).

dont « Le Philosophe et son ombre »*, que Merleau-Ponty s'éloigne définitivement de la phénoménologie, dont il donne alors la critique la plus pertinente et la plus méthodique.

Merleau-Ponty enseigne dans différents lycées – il y remarqua son élève Claude Lefort – puis à l'Université, et, jusqu'à son élection au Collège de France en 1952, il garde une charge de cours à l'École normale supérieure, où Michel Foucault fut son disciple.

En 1945, Merleau-Ponty prend part à la création de la revue *Les Temps modernes*, avec Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Son rôle y fut majeur. Il y publie de multiples notes et d'importants articles. Jusqu'à sa démission, en 1953, la rubrique politique et la plupart des éditoriaux sont de sa main. Le désaccord avec Sartre, si tranché qu'il ait été, n'a pas ruiné une estime et un sentiment d'amitié dont témoignera la longue Préface de *Signes* (1960). De toute évidence Sartre en est l'interlocuteur et le dédicataire.

Dans l'immédiat après-guerre, Merleau-Ponty participa aux rencontres de Genève dédiées à l'« esprit européen » puis aux Rencontres Est-Ouest de Venise, en 1956. Une troisième rencontre, organisée par Jean Wahl à Royaumont en 1958, avec une brillante délégation de philosophes analytiques, anglais et américains, frôla le malentendu de part et d'autre. Diverses missions lui ont permis d'enseigner, entre autres lieux, à Mexico et à Madagascar, et de s'adresser à des auditoires américains (New York) et anglais (Manchester).

Sa carrière publique prend fin brutalement en 1961. Il décède d'un arrêt cardiaque. Demeurait une œuvre fulgurante dont le succès immédiat sera largement amplifié par des effets à plus long terme. Les écrits publiés du vivant de Merleau-Ponty et son enseignement au Collège de France ont imposé des ruptures sans retour. Mais les publications des inédits, des notes de travail et des résumés de cours ont nourri de nouvelles continui-

tés. Poursuivies de manière indépendante et fort diverse, elles se rejoignent dans le rejet du transcendantalisme et surtout dans une pensée du monde moderne, d'un monde d'après la guerre, à laquelle Merleau-Ponty donna la plus puissante des impulsions. Juste retour de son propre intérêt pour les philosophies étrangères, les écrits de Merleau-Ponty sont aujourd'hui traduits dans toutes les langues qui entretiennent une activité philosophique. Cette œuvre, travaillée par l'urgence et la colère, comme talonnée par le souvenir de deux guerres qui avaient ruiné l'Europe et atteint ses capacités de penser, a su délivrer l'activité philosophique de ses complaisances pédagogiques et de ses dévotions.

LIRE MERLEAU-PONTY. Si le cursus universitaire de Merleau-Ponty fut exemplaire, les écrits ont déconcerté. Sur une quinzaine d'années, tant de choses furent dites, déniées, et reprises autrement. Chaque livre est sourdement travaillé par le ferment d'idées, de savoirs et d'évidences qui n'y ont pas encore leur place. Si chacun sature sur l'instant la capacité d'intelligence du lecteur, il témoigne déjà pour autre chose. Les phrases sont calées sur des alternatives suspendues; les notes et remarques incises déportent comme des embardées. De là vient que la lecture n'en est jamais facile. Et cependant, un mouvement souverain emporte l'œuvre, insoucieux d'une conclusion qui ne pouvait pas être autre chose que ce mouvement même. Mené comme un défi, le propos appelait une invention conceptuelle pour remplacer les premiers repères donnés par la perception ou l'histoire. En dépend la transformation conséquente des figures normées de l'activité philosophique. Ces textes ont autant d'insolence que d'élégance et de savoir. Ils ont une manière propre de mener le lecteur là où il refuse d'aller, d'abandonner les bonnes manières de l'intelligence philosophique pour accéder, si cela est jamais possible, à un réel toujours sournoisement esquivé.

Merleau-Ponty a laissé trois types de textes. Les écrits publiés (livres, articles et résumés de cours) ont été complétés par deux manuscrits dactylographiés (*La Prose du monde* et *Le Visible et l'Invisible*), conduits à un tel degré d'élaboration que Claude Lefort a pu les éditer avec de sobres notes introductives, et par d'abondantes notes de cours et de travail, qui sont des manuscrits proprement dits.

Ces textes posthumes donnent aujourd'hui accès au laboratoire d'une pensée qui diversifiait méthodiquement ses approches et relevait à chaque fois le seuil de ses exigences. On n'y trouvera aucun secret, aucune idée de derrière la tête qui modifierait soudain tout le sens de l'œuvre puisqu'elle est tout entière un constant effort de transformation. Mais le contraste stylistique est évident, intimement lié à l'activité conceptuelle, accentué entre les livres publiés, les manuscrits qui expérimentent, et le *staccato* de la note de lecture ou de travail. Si l'inventaire de quelques faux départs, l'élimination des faux points d'appui est sans indulgence, si l'aspect de recherche en cours y est insisté, il n'y a là rien qui n'apparaisse aussi dans les écrits publiés. Chaque livre marque suffisamment la distance entre la préface qui fait le bilan d'une expérience, le contenu des chapitres, qui la mène à ses propres frais sans craindre que l'exercice ne violente le lecteur, et les notes qui font intrusion, tel le renvoi à un montage surréaliste, là où on l'attendait le moins, aux dernières pages de *La Structure du Comportement*. S'y conjuguent donc le texte achevé, relu, distancié, et la sourde besogne de ce qui n'a pas été dit et déjà réclame. Comme chez Wittgenstein, il arrive que le réalisme du travail philosophique coïncide avec le cours du professeur. Alors une pensée évalue sa propre prégnance à haute voix et en temps réel. Elle double la prégnance du monde et en contre-effectuel l'attraction, d'un monde du reste également présupposé par le plus fieffé des idéalistes et par l'analyste le plus méticuleusement attentif à sa propre grammaire.

Merleau-Ponty parle d'un progrès philosophique: pourquoi ne pas l'en croire? Certes, aucune accumulation de savoir ni quintessence philosophique, mais une invention conceptuelle qui impose d'autres manières de penser et de dire, *signes, langage indirect, expérience fondamentale de la pensée, empiètement, monde brut ou chair du monde*. Ce sont aussi les entrées principales de ses notes de travail. À mi-parcours, le langage, c'est-à-dire l'impact conjugué de la linguistique saussurienne et d'une syntaxe à laquelle Valéry avait donné droit de cité, a pris en charge un itinéraire dont Merleau-Ponty a formulé comme une question l'étape ultime, là où il fut interrompu. «Possibilité de la philosophie», tel fut le thème de son dernier cours, où s'esquissent les contours anthropologiques d'une activité intellectuelle délestée de tout *a priori*. Est ainsi levé le paradoxe d'une œuvre brutalement close et cependant complète, parce qu'elle avait touché juste en chacune de ses phrases, et que son moteur est précisément l'inachèvement et la relève. La réforme de l'entendement y coïncide avec l'opération de modernité. Merleau-Ponty en a décapé les ressorts autant qu'ils pouvaient jouer au milieu du *xx^e* siècle. Un tel travail échappe au thème historien des sources, des influences et des oppositions. S'y conjuguent un déploiement de l'implicite et l'épreuve d'un savoir philosophique en phase d'invention.

Merleau-Ponty appartient à cette génération qui s'est éduquée entre les deux guerres, entre l'évidence d'un désastre que ne dissimulaient ni la victoire ni l'imminence d'une autre guerre. Ce second conflit montrera tragiquement une incapacité intellectuelle à quitter les manières de penser du *xix^e* siècle que partageaient les belligérants. Incapacité philosophique qui minimisait, en autant d'événements ou de déterminismes politico-économiques, ce qu'elle ne savait ni analyser ni dire autrement. Faute de comprendre que la barbarie était aussi dans cette démission du

savoir, le diagnostic de la crise était un bon alibi. Ceux-là mêmes qui savaient combien le protocole kantien de l'expérience était obsolète avaient encore recours à quelques débris, volés à l'édifice qu'ils se faisaient fort de déconstruire. Merleau-Ponty, lui, tranche parce qu'il veut saisir ce qui n'était pas dicible dans la « philosophie d'hier ». Ses derniers écrits ébauchent ce qui n'a pas de nom dans la « philosophie d'aujourd'hui ».

Les problèmes dont il traite s'enchaînent autour d'une modification affectant la notion même d'histoire. Ce que Merleau-Ponty veut saisir dans la temporalité de l'existence se perdait dans une inconsistance philosophique. Ce projet et ses remaniements donnent la clé d'une œuvre qui se répartit en trois temps successifs, mais surtout sous trois chefs majeurs. Les premiers travaux ont trait à la perception et dissipent le *voile de maya* de l'expérience. Les écrits politiques, qui ont suivi la fin de la guerre, renoncent à une histoire dialectique. Puis une autre histoire prend corps, une texture de réel et de culture où toute pensée s'engage à ses propres risques, y compris la pensée de la nature.

Ruptures

«Ce n'est pas en courant après l'immortalité que nous nous rendrons éternels: nous ne serons pas des absolus pour avoir reflété dans nos ouvrages quelques principes décharnés, assez vides et assez nuls pour passer d'un siècle à l'autre, mais par ce que nous aurons combattu passionnément dans notre époque, parce que nous l'aurons aimée passionnément et que nous aurons accepté de périr tout entiers avec elle.»

Sartre, présentation de la revue *Les Temps modernes*, n° 1, novembre 1945 (texte repris dans *Situations II*, Gallimard, 1948).

Au printemps 1945, Merleau-Ponty soutient sa thèse de doctorat. Publié sous le titre *Phénoménologie de la perception*, le livre est d'emblée associé à *L'Être et le Néant*, de Sartre (1943). Ils seront les traités et manifestes de la nouvelle philosophie. La fin de la guerre est signée en mai. Sartre et Simone de Beauvoir créent *Les Temps modernes*. Le premier numéro paraît en novembre. L'éditorial, intitulé «La guerre a eu lieu», est de Merleau-Ponty.

«La guerre a eu lieu»,
Les Temps modernes, n° 1,
novembre 1945
(texte repris dans
Sens et Non-Sens, éd. 1996,
p. 170 et 184-185).

«Nous étions des consciences nues en face du monde. Comment aurions-nous su que cet individualisme et cet universalisme avaient leur place sur la carte? Ce qui rend pour nous inconcevable notre paysage de 1939 et le met définitivement hors de nos prises, c'est justement que nous n'en avons pas conscience comme d'un paysage. Nous vivions dans le monde, aussi près de Platon que de Heidegger, des Chinois que des Français (en réalité aussi loin des uns que des autres). Nous ne savions pas que c'était là vivre en paix, vivre en France, et dans un certain état du monde [...]. Nous n'avions pas tort, en 1939, de vouloir la

liberté, la vérité, le bonheur, des rapports transparents entre les hommes, et nous ne renonçons pas à l'humanisme. La guerre et l'occupation nous ont seulement appris que les valeurs restent nominales, et ne valent pas même, sans une infrastructure économique et politique qui les fasse entrer dans l'existence – davantage : que les valeurs ne sont rien, dans l'histoire concrète, qu'une autre manière de désigner les relations entre les hommes telles qu'elles s'établissent selon le mode de leur travail, de leurs amours, de leurs espoirs, et, en un mot, de leur coexistence.»

1945 : LA GUERRE A EU LIEU. Qu'on ne s'y trompe pas. Il s'agissait, dans la *Phénoménologie de la perception*, d'obtenir de l'activité perceptive tout autre chose que cette identification d'objets et de gestes qui sont le registre du sens commun et l'alibi d'une naïveté phénoménologique. Le livre était neuf, hors dimensions de par l'ambition et la matière mise en œuvre. Il était insolite par sa méthode, rassemblant tels les éléments d'un puzzle les composantes d'une activité perceptive qui puise dans l'inconscient et n'est jamais donnée comme achevée. Laissant une psychologie rationnelle encore dépendante du schéma kantien des facultés, et l'empirisme mythique des données sensorielles, Merleau-Ponty explore les synesthésies, décrit la spatialité corporelle, et y rapporte l'organisation familière d'un champ phénoménal. La prise en compte du «corps sexué» troubla le jury. Les préalables psychophysiologiques, la clinique des aphasies et agnosies étudiées par Kurt Goldstein sur les traumatisés cérébraux de la Première Guerre mondiale, l'expérience du corps propre et son expression dans la parole, telles sont les pièces d'une activité perceptive résultant d'intégrations successives. Le monde perçu prend forme comme une solution saturée précipite en cristaux. Le *cogito*, serait-il essentiel pour le philosophe, est un moment parmi d'autres dans cette émergence à l'existence, qui est aussi un apprentissage de soi. Instance

culturelle de par sa formulation discursive, il est adossé à tout ce pré-objectif de savoirs corporels qu'il lui faut oublier mais qu'il ne peut ignorer. Moment plus fugitif ici qu'il n'est dans la méditation classique, le *cogito* est happé par le projet d'existence qu'il lui revient d'accomplir. Insérer dans l'histoire cette liberté de la pensée revendiquée par Descartes, remailler l'histoire sur la trame d'un monde perçu et vécu, telle fut l'hypothèse directrice. Son défi serait de saisir une temporalité de l'action humaine désencombrée des figures de l'expérience ou du récit. À ce point, le texte change de ton. L'intentionnalité immédiate du perçu ne fut jamais qu'un seuil pour une manière d'être au monde qui enveloppe un projet historique. Merleau-Ponty en appelle à Husserl et à Heidegger pour constater que leur philosophie du temps ne lui est d'aucun secours. «Le temps historique de Heidegger [...] est impossible selon la pensée même de Heidegger.»*

Phénoménologie de la perception
(éd. 1976, p. 489).

Le livre ne conclut pas, sinon par une longue citation de Saint-Exupéry: «Ton fils est pris dans l'incendie, tu le sauveras... Tu vendrais, s'il est un obstacle, ton épaule contre un coup d'épaule. Tu loges dans ton acte même. Ton acte, c'est toi... Tu t'échanges... Ta signification se montre, éblouissante. C'est ton devoir, c'est ta haine, c'est ton amour, c'est ta fidélité, c'est ton invention... L'homme n'est qu'un nœud de relations, les relations comptent seules pour l'homme.»* Ce témoin de l'histoire la plus récente ne la récapitule pas sous quelques instants d'héroïsme. Entre l'éblouissement de Fabrice à Waterloo*, qui n'a rien vu, et une dialectique hégélienne qui a déjà fait tous les comptes, Merleau-Ponty usait d'un truchement pour dire le seuil problématique où s'était arrêtée l'exploration du champ phénoménal. La situation de guerre en avait été le révélateur.

Antoine de Saint-Exupéry,
Pilote de Guerre.

Stendhal,
La Chartreuse de Parme.

«La guerre a eu lieu» décline cet état de fait sur trois épisodes. Vient d'abord un moment où il était encore possible d'imaginer une guerre des braves, une compassion réciproque traversant

la ligne de front. Suit le temps de l'Occupation et de l'humiliation, où aucune parole ne pouvait être adressée à ces Allemands, anciens condisciples, qui n'eût été reçue comme une trahison ou une acceptation. Enfin, ce moment à peine dicible où le protocole de la perception est d'emblée frappé d'inconvenance. Merleau-Ponty évoque les rafles de la Milice: «Ces cars pleins d'enfants, place de la Contrescarpe...» La phrase ne se forme pas. La leçon existentialiste n'en est que plus dure. Telle est bien la situation de l'après-guerre, portant le poids de cette «étrange défaite» (Marc Bloch)* et d'un aveuglement que l'on taisait, mais dont chacun savait maintenant qu'ils portaient ce troisième moment dans leurs conséquences. «Nous étions des consciences nues en face du monde»*: ces premiers mots de l'éditorial disaient l'aspect philosophique de cette cécité, l'existentialisme se heurtait à une aphasie et à un programme politique qu'il n'avait pas prévus.

L'Étrange défaite, Gallimard, 1947.

«La guerre a eu lieu»
(*Sens et Non-Sens*, éd. 1996, p. 170).

Simultanément, Merleau-Ponty éprouvait sur les figures de la vie civile les savoirs acquis dans la préparation de son doctorat: ainsi la psychologie de la forme pour une analyse du cinéma, ou l'exemplarité de Cézanne, déjà souvent cité en garant dans la thèse. Dans *Sens et Non-Sens* (1948), il reprendra un article de 1943, «Le doute de Cézanne», lequel disait beaucoup de son propre doute. Solitaire, le peintre invente une spatialité picturale qui est aussi un espace de couleurs, une manière d'être hors de soi libérée des repères phénoménologiques: les choses, les acteurs, les lieux et le temps qui organisaient la scène du tableau classique. Une autre prise de réel, sans équivalence discursive, ouvre sur une autre histoire où la *peinture moderne*, pour s'être ostensiblement retirée de l'expérience, est tout autant détentrice du mouvement inventif de l'existence que cette histoire désastreuse dans laquelle l'existentialisme avait jusqu'alors cherché sa place. En 1947, Sartre publie *Qu'est-ce que la littérature?* en quelques livraisons

des Temps modernes. En réponse, Merleau-Ponty ouvre une autre question qui traversera le manuscrit de *La Prose du monde*: non plus le *quoi* de la littérature, ce qu'elle dit, à qui, et à quelle fin – toutes questions encore enveloppées dans ces dimensions scéniques où se jouait l'engagement sartrien –, mais le *comment*. Elle ne le laissera plus en repos. La recherche porte sur une alternative à cette énonciation canonique, supposée originaire et irréni- quement neutre, impliquée dans la notion même de *phénoménologie*. Merleau-Ponty risque l'oxymore d'une «perception littéraire», où la littérature mènerait à ses propres frais l'expérience de voir et de dire, et balayerait le mythe d'un énoncé perceptif dissous sans reste dans une figure de choses et d'expérience. L'enseignement de la psychologie de l'enfant avait définitivement réduit cette illusion, mais aussi la lecture de Saussure, qui reconnaissait une épaisseur réelle au langage et révélait sa nature prioritairement historique et culturelle. Le même manuscrit, dont Merleau-Ponty réservera les chapitres disjoints, explorait, au prix d'un autre paradoxe bien fait pour conjurer les pulsions d'im- médiateté, le «langage indirect» des peintres.

Dans l'immédiat, l'actualité politique – que le déploiement d'une pensée de l'existence, nourrie par la perception, ne pouvait pas même rejoindre et encore moins raisonner dans ses propres termes – accaparera les écrits publiés au tournant des années 1950. Mais sans que se rompe l'intérêt de Merleau-Ponty pour la psychologie, matière de son enseignement, ni pour la littérature, dont l'inventivité stylistique savait capter une modernité que les philosophes lui enviaient.

«Il faut que je fasse une sorte de Qu'est-ce que la littérature? avec une partie plus longue sur le signe et sur la prose, et non pas toute une dialectique de la littérature mais cinq perceptions littéraires: Montaigne, Stendhal, Proust, Breton, Artaud.»

La Prose du monde, note citée par Claude Lefort («Avertissement», éd. 1982, p. 7).

Le Primat de la perception
et ses conséquences philosophiques, 1946
(repris dans le recueil
homonyme,
éd. 1989, p. 66-67).

PSYCHOLOGIES. Autant que le dessein d'approprier l'ouverture perceptive à l'histoire comme expérience moderne, l'intérêt de Merleau-Ponty pour les voies nouvelles de la psychologie avait d'abord suscité puis déplacé son premier propos, celui d'une phénoménologie de la perception.

Phénoménologie de la perception
(éd. 1976, p. 71).

«Rien n'est plus difficile que de savoir au juste *ce que nous voyons*»*. La description de l'expérience se dérobe toujours à l'intuition immédiate: tant qu'elle n'est pas instruite, la réflexion spontanée demeure abstraite et pauvre. Cette difficulté inhé-

rente à l'entreprise phénoménologique et plus généralement à la philosophie, Merleau-Ponty espère d'emblée, contrairement à Husserl ou à Heidegger, pouvoir la résoudre par la fréquentation approfondie des sciences. Seule la science permet d'appréhender rigoureusement le «concret», de donner l'impulsion nécessaire pour déjouer les préjugés et les théories au moyen desquels nous l'interprétons rétrospectivement et le déformons. La science, «c'est l'expérience sous sa forme la plus réglée»: elle manifeste la vérité d'une façon plus adéquate que la perception commune qu'elle corrige, même si elle lui emprunte réciproquement sa confiance en l'idée même de réalité, de monde et de vérité. Ce passage obligé de la philosophie par la science change néanmoins quelque peu de nature au fur et à mesure de l'œuvre. Alors que le jeune Merleau-Ponty conçoit son projet philosophique comme une synthèse, un prolongement et une explicitation des acquis des sciences, qui doit en retour leur bénéficier, les textes plus tardifs accorderont à la science une fonction surtout négative et critique de défamiliarisation de l'expérience, en feront une étape incontournable mais néanmoins préalable dans

«L'intuition [philosophique] ne se fait pas dans le vide, elle s'exerce sur les faits, les matériaux, les phénomènes mis à jour par la recherche scientifique [...]. Quand les philosophes veulent mettre la raison à l'abri de l'histoire, ils ne peuvent oublier purement et simplement tout ce que la psychologie, la sociologie, l'ethnographie, l'histoire et la pathologie mentale nous ont appris sur le conditionnement des conduites humaines. Ce serait une manière bien romantique d'aimer la raison que d'asseoir son règne sur le désaveu de nos connaissances.»

le cheminement philosophique, et insisteront sur l'autonomie des développements scientifiques vis-à-vis de la philosophie.

À côté d'autres sciences humaines (linguistique, anthropologie, psychanalyse) ou biomédicales (neurophysiologie, biologie, éthologie, embryologie), la psychologie va ainsi nourrir de manière continue l'œuvre et la pensée de Merleau-Ponty, en projetant sur l'homme (ou l'animal) l'éclairage d'une «vision du dehors». La psychologie gestaltiste, le behaviorisme, la psychologie animale, la psychopathologie et la psychologie de l'enfant enjoignent de repenser la vie, la perception, la conscience et la connaissance à rebours de la tradition philosophique.

Ainsi, dans *La Structure du comportement*, la psychologie allemande de l'entre-deux-guerres, qui défend une approche holistique de la perception, de la motricité, de l'apprentissage et plus généralement de l'individu vivant, est convoquée afin de récuser une conception associative, mécaniste et réductionniste des conduites. Merleau-Ponty emprunte également au behaviorisme et à la psychologie animale – qui se proposent d'étudier les phénomènes psychologiques de façon purement extérieure, en excluant tout recours à l'introspection – le concept capital de *comportement*, qui constitue alors le pivot d'une redéfinition de l'organisme. Ce ne sont pas des propriétés physiologiques internes qui caractérisent un être vivant, c'est le fait d'être un *comportement*, c'est-à-dire de n'exister que dans une incessante dialectique avec l'environnement, à l'extérieur de soi-même, dans un milieu prélevé sélectivement sur le monde physique et investi de valeurs. L'orientation sur l'extériorité est donc le fait premier par lequel l'organisme existe et se signale comme tel, et ne résulte pas d'un ajustement progressif dérivant de la composition de réflexes aveugles. Le concept de comportement ainsi compris n'a pas seulement, comme le conçoivent certains psychologues, une valeur méthodologique, celle de garantir l'objectivité des

descriptions psychologiques. Il renvoie à un ordre de réalité original. Comme le titre de l'ouvrage l'indique, le comportement est une *structure*, c'est-à-dire une réalité non localisable, un système de référence qui se manifeste à l'interface d'un corps et d'un milieu – structure que Merleau-Ponty pensera plus tard par analogie avec le langage, où le sens naît non de l'addition, mais de l'écart entre les signes.

Dans la *Phénoménologie de la perception*, le recours aux sciences psychologiques fournit similairement le moyen de ruiner les conceptions philosophiques traditionnelles de la perception.

La psychologie de la forme, qui démontre expérimentalement que notre perception résulte non des propriétés absolues des stimuli isolés mais des propriétés structurelles de l'ensemble du champ perceptif (j'entends la même mélodie transposée un ton au-dessus quoique toutes les notes aient changé), permet à Merleau-Ponty de dresser une critique en règle de la notion de sensation et des théories associationnistes. Elles aboutissent selon lui à morceler et à rendre méconnaissable l'expérience perceptive: bien loin de se constituer à partir d'une mosaïque incohérente de sensations, le perçu est d'emblée structuré de manière globale, par exemple selon l'opposition fond/figure.

Les recherches portant sur la psychopathologie, la psychologie de l'enfant et l'ethnopsychologie montrent l'originalité et l'hétérogénéité des catégories par lesquelles ces sujets structurent le monde, et subvertissent ainsi le postulat kantien d'un équipement transcendantal universel s'appliquant uniformément à l'expérience. Plus profondément, ce recours aux «marges» de l'intelligence – notamment aux données de l'expérience enfantine – permet de souligner l'écart qui sépare la perception d'une activité intellectuelle abstraite, et de mettre en évidence le caractère impérieux, premier, direct de la réalité du monde. Ainsi, bien longtemps avant qu'il ne soit capable de raisonne-

ments abstraits, l'enfant vit déjà dans un monde cohérent, placé sous le signe de «l'impossibilité du vide ontologique», aux antipodes de l'image classique d'un chaos de sensations. C'est ce que montrent, selon Merleau-Ponty, les analyses de Piaget: celui-ci décrit en effet un monde enfantin saturé de réalité, de sens et de nécessité – «égocentrique» et «réaliste», au sens où l'enfant ignore la distinction entre lui-même et les autres, entre la pensée et les choses (par exemple, pour le jeune enfant, le rêve est «dans la chambre»). Merleau-Ponty isole à partir de ces descriptions une couche primitive de l'expérience, qui se caractérise non pas par le subjectivisme, mais par l'ignorance du doute, la foi illimitée dans les choses et les personnes, et une sorte d'intempérance ontologique. Mais il reproche à Piaget de n'attribuer à ces conceptions de l'enfant qu'une portée provisoire. Pour Piaget, cette confiance naïve de l'enfant est surmontée par la pensée scientifique, rationnelle et critique. Pour Merleau-Ponty, la rationalité et la science elles-mêmes se soutiennent toujours de cette propension à viser le monde comme ordonné ici: «les savants partagent avec les enfants, dont ils ont souvent l'âme simple et retorse, ces qualités sympathiques dont l'une est la dévotion à l'idée et l'autre la sincérité dans la mauvaise foi»*

Entre 1949 et 1952, Merleau-Ponty est chargé du cours de «psychologie de l'enfant et pédagogie» de la Sorbonne. Il y dispense un enseignement fort éloigné des attendus classiques d'un tel intitulé. Non seulement le cours fait coexister la psychologie de l'enfant avec l'histoire de l'art et la philosophie, mais Merleau-Ponty, en plus, ne s'y soucie en aucune façon d'exposer la chronologie du développement enfantin ou d'évaluer les méthodes éducatives. En fait, cet enseignement lui fournit l'occasion d'énoncer à l'encontre de la psychologie de l'enfant des objections de principe si radicales qu'elles rendent le statut du cours lui-même hautement problématique. Il lui permet égale-

L'Œil écoute, Paul Claudel.
Cité par Merleau-Ponty
dans «Physique classique
et physique moderne»
(*La Nature*, p. 132).

ment de comprendre certaines de ses propres impasses théoriques, liées notamment, dans la *Phénoménologie de la perception*, à l'entreprise d'une description des « mondes primitifs ».

L'idée d'une mentalité enfantine, hermétique à la logique de l'adulte, soumise à une loi de développement inéluctable (« comme tombent les dents de lait »)*, y apparaît comme le résultat d'une illusion ethnocentriste et un artefact des méthodes expérimentales et du vocabulaire utilisés par les psychologues. En réalité, il n'y a pas de nature de l'enfant indépendamment de sa relation à l'adulte. L'enfant et l'adulte ne sont que les deux pôles d'un rapport dont les modalités varient d'une culture à l'autre : ce que nous considérons comme le point d'arrivée normal et naturel du développement de l'enfant est une réalisation culturelle de l'âge adulte parmi d'autres.

Parallèlement, le développement de l'enfant ne traduit pas un passage du biologique au culturel, puisque le milieu adulte et la culture forment pour l'enfant, en vertu de sa prématuration constitutive, « un placenta social », une condition nécessaire de son développement, y compris de son développement organique – en sorte que l'enfant, qui est d'emblée partie prenante d'un monde adulte, est attiré par lui et l'anticipe en permanence. Plutôt que de concevoir le développement comme une sorte d'accroissement cumulatif, on peut alors le voir comme une limitation : l'enfant se caractérise par le « polymorphisme » culturel, une coexistence de possibilités diverses dans lesquelles, selon la communauté culturelle à laquelle il appartient, il opère une sélection. Merleau-Ponty analyse ainsi le dessin enfantin, à partir des travaux du psychologue Luquet.

Luquet voit dans certaines particularités des dessins d'enfants (comme le fait de représenter par transparence les différentes faces d'une bobine, ou le mort dans son cercueil)*, un signe de l'inattention de l'enfant à ce qu'il voit. Pour Merleau-

Psychologie et pédagogie de l'enfant.
Cours de la Sorbonne, 1949-1952
(p. 281).

Georges-Henri Luquet,
Le Dessin enfantin, 1927;
rééd. Delachaux et Niestlé, 1991.
Voir les dessins
reproduits dans le cahier
iconographique
en fin d'ouvrage.

Ponty, l'ignorance de la perspective exprime ici encore l'«objectivité sans mesure» de l'enfant, son effort pour représenter les choses elles-mêmes, y compris dans leurs résonances affectives, plutôt que d'en copier l'apparence visuelle. Le dessin de l'enfant illustre ainsi sa liberté à l'égard des postulats de notre culture, et nous invite à nous déprendre de l'évidence qu'une longue tradition picturale a, depuis la Renaissance, conférée à la perspective. Comme la fréquentation des grands peintres, le dessin enfantin nous sensibilise à d'autres dimensions de la représentation picturale, par exemple la production d'un équivalent affectif des choses. Ici encore, les faits mis en évidence par la psychologie rendent possible une prise de recul sur les lieux communs et la pensée toute faite.

LITTÉRATURE. Une philosophie, si elle s'affirme attentive à la littérature, peut concevoir sous de multiples formes sa relation à celle-ci. Le poème, le roman ne seront parfois qu'exemples, parfois feront l'objet d'une étude pour eux-mêmes; plus rarement, une écriture philosophique soucieuse de se conquérir un style recevra l'empreinte de la littérature, et même lui appartiendra de plein droit, pour peu que cette expression singulière n'ait pas été forgée à l'encontre de toute beauté; on le dit de Platon, qui, d'après la légende, a brûlé ses tragédies le jour où il a rencontré Socrate, mais n'a pu se défaire entièrement du théâtre et de la poésie, restés dans les plus beaux dialogues une sorte de vestige splendide, un remords ou une tentation. Chez Merleau-Ponty, la conjonction de ces trois rapports, exemple, objet, modèle ou empreinte (et tentation peut-être), trace la figure d'une pensée où la philosophie s'allie résolument à la littérature; et de toute évidence, cet entrelacement est très adéquat aux concepts

«Ici les acquisitions des sciences du langage sont décisives [...]. La psychologie et la linguistique sont en train de montrer par le fait qu'on peut renoncer à la philosophie éternitaire sans tomber à l'irrationalisme.»

La Prose du monde
(éd. 1992, p. 32-33).

d'empiètement, de transgression, de superposition, d'entr'expression, situés au centre de cette œuvre qui retrouve toujours, en deçà des frontières coutumières, des passages plus essentiels, une unité plus originelle.

Dans la *Phénoménologie de la perception* (1945), la littérature, semble-t-il, vient à l'appui de l'analyse descriptive. Mais on peut juger que déjà elle l'oriente. Une citation de Proust qui élucide le rôle du corps dans le processus mémoriel a peut-être incliné le développement avant même de l'illustrer. Un tel exemple est précieux ; ce qu'il dit ne saurait être découvert dans la seule parole des psychologues ou des philosophes. Les dernières lignes de ce grand ouvrage, qui conclut sur une morale, laissent la parole à Saint-Exupéry parce qu'il ne convient pas qu'un autre parle au nom du héros : l'exemple littéraire, autant qu'un témoignage, est un relais. La littérature parle d'expérience et son propos est irremplaçable. Tantôt, par un merveilleux paradoxe qui fonde le plaisir de lire, une écriture singulière, à force de minutie et de profondeur, révèle aux autres leur propre intériorité en décrivant les reliefs d'un seul univers privé, comme chez Proust, et l'irremplaçable est alors la force que s'est donnée cette expression subjective ; tantôt, comme chez Saint-Exupéry, l'irremplaçable, le singulier dont il est besoin, c'est la vie même qui se raconte, l'expérience aérienne et son combat, la mort menaçante dans l'avion en vrille, tous les événements dont l'épreuve intérieure est décrite. Devant l'un et l'autre, le philosophe s'arrête et n'a plus qu'à citer.

Aussi bien cette parole vaudra-t-elle bientôt de n'être plus appoint, mais objet même de l'exploration philosophique. *La Prose du monde*, fragment d'un livre inachevé, développe au début des années 1950 une telle ambition. La littérature est cette langue neuve à chaque fois dans la gorge de ceux qui la parlent, invention de syntaxes inouïes, inscription d'un sens que voici pour la première fois communiqué aux hommes. Elle est ce rare lan-

gage à la deuxième puissance, une « parole parlante », l'irruption au monde d'une musique et d'un sens qui n'y ont jamais été entendus, et pourtant, s'il y a vraiment littérature et génie, seront reçus et compris des autres ; elle n'est nullement « parole parlée », comme la plupart de nos énoncés qu'un autre a toujours déjà dits, et dont on est assuré qu'ils ne seront pas mémorables. Une philosophie du langage ne peut ignorer l'événement de la parole parlante. Mais ce travail ne se confond pas exactement avec la recherche d'une définition de la littérature. À rebours de ce dessein, celle-ci accompagne la philosophie de telle sorte qu'elle ne peut plus constituer le seul référent d'une étude. La littérature n'est pas toute la parole parlante, on peut croire que la meilleure philosophie y appartient aussi. Ces deux paroles d'exploration et de révélation concourent à la même tâche ; Merleau-Ponty, dans ses cours, commente Proust, Claudel ou Claude Simon, ainsi qu'il ferait de Hegel. Les énoncés de la littérature sont traités comme des propositions philosophiques ; les écrivains, comme des penseurs (Deleuze le voudra aussi). L'intérêt de Merleau-Ponty se porte sur des œuvres dont la visée et la nouveauté semblent apparentées à celles de son propre travail ; l'attention à la littérature est aussi une *veille*, un souci de saisir, de ne pas manquer ce qui est en train de se faire : Claude Simon surtout, mais aussi Butor ou Michaux, dès la fin des années 1950, sont mentionnés, parfois longuement analysés, dans les cours au Collège de France. Ce que Merleau-Ponty recherche ici, c'est, de même que chez Proust, une certaine manière de fixer les rapports du visible et de l'invisible, une expérience qui se décrit et s'approfondit jusqu'à atteindre quelque chose de la « chair » du monde, l'intuition des modes selon lesquels sa totalité sensible se donne à éprouver.

C'est reconnaître à la littérature une vraie singularité, car seul ce langage parvient à une telle expressivité ; le philosophe a besoin de cette précision qui le précède et dépasse ses

moyens verbaux – lui, au contraire, convertit ce qu’il lit en concepts (magma, simultanément, totalité, sédimentation, déchirure, homme-gigogne, par exemple, pour Claude Simon). Et toutefois, c’est en même temps méconnaître la littérature comme telle : si elle vaut, si elle s’accomplit par ces moments où la philosophie s’enrichit et se reconnaît, peu importe la fiction, le roman où cet essentiel s’exprime. Merleau-Ponty commente Claudel, *L’Art poétique*, *Le Soulier de satin*, sans aucun égard au poème ou au théâtre ; ces particularités et ces différences, qui appartiennent à la notion de littérature, n’existent pas pour lui. Il n’y a que des écrivains, des écritures singulières que leur percée descriptive, déjà philosophique, rend indispensables au philosophe même.

C’est pourquoi un *Qu’est-ce que la littérature?* à la manière de Sartre, dont Merleau-Ponty avouait le projet à la fin des années 1940, n’apparaît compréhensible qu’avec certaines nuances décisives. Non pas une saisie de la littérature comme objet global, au risque d’une généralité excessive, mais l’attachement à quelques écrivains ; non pas la perspective d’une morale et d’une politique, mais l’élucidation de perceptions diverses, de manières de voir, pratiquant certaines découpes dans le visible, ou plongeant au contraire dans certains secteurs d’invisible. La littérature est un ensemble de perceptions, c’est-à-dire de styles, d’écritures à chaque fois différents ; elle n’est que la collection de ces styles, autrement dit, comme ensemble elle ne présente nul intérêt : seule l’installation dans les singularités rapportera des données précieuses sur le monde et son expérience. Sartre, le compagnon plus cabotin, tantôt observe la littérature de loin, avec l’ambition de la comprendre en totalité, et tantôt séjourne en elle, se privant de toute extériorité ; par cette oscillation des points de vue, il est fidèle aux dualismes constants que Merleau-Ponty pointait chez lui et voulait décroisonner, être et néant, en soi et pour soi, choses et hommes. Merleau-Ponty, au con-

traire, mais de la même façon, reconduit ici l'ambiguïté, l'entre-deux que sa philosophie défend, en entraînant par sa lecture les œuvres littéraires vers la philosophie, sans élucider vraiment ce qui reste à mi-chemin d'une différence et d'une confusion.

Sa langue même porte cette ambiguïté. Ce style exerce une séduction peu contredite, vraie prose d'écrivain, mais d'un écrivain qui n'aurait rien écrit que des articles et des traités de philosophie. Un jeu équivoque avec la littérature frappe dans certains passages un peu narratifs, comme «La guerre a eu lieu», ou bien la troisième partie de la préface de *Signes* (l'arrivée de Nizan dans la salle de classe y ressemble à un clin d'œil aux premières lignes de *Madame Bovary*)*. Une certaine manière de ne jamais dire exactement «je», l'usage d'un «nous» plus énigmatique, plus vague, une indétermination subtile de la voix narrative donnent à ces quelques textes un ton de littérature réussie, claire mais rêveuse, et non dénuée de mélancolie. Sartre, passant d'un genre à l'autre, réservait son beau style à sa littérature et ne redoutait ni la lourdeur ni la longueur en philosophie; en témoigne l'écriture contemporaine de ces deux ouvrages si différents par le volume et la vivacité que sont *Les Mots* et la *Critique de la raison dialectique*. Merleau-Ponty ne laisse ni théâtre, ni roman, ni poème, et il ne semble pas qu'il ait sérieusement connu la tentation de s'y livrer. D'une telle tentation il n'existe qu'une trace; Sartre raconte que Merleau-Ponty lui aurait dit un jour: «Je voudrais écrire un roman sur moi»*. Non pas une autobiographie, car une vie ménage trop de plages d'ombre à celui qu'elle hante, trop de questions sans réponses – à quoi dans un roman il serait justement possible de donner des «solutions imaginaires». Roman sur soi-même, quel projet plus ambigu? Ç'eût été, encore une fois, une écriture refusant le choix, prétendant à des caractères simultanément dissemblables – exigences propres à la philosophie même de Merleau-Ponty, où les notions

Signes (éd. 1960, p. 35).

«Merleau-Ponty»,
Situations IV, Paris, Gallimard,
1964, p. 234. Cette confidence,
malheureusement,
n'est pas datée. Il ne semble pas
qu'on ait retrouvé, dans
les papiers de Merleau-Ponty,
aucune trace d'un tel projet;
ni qu'il y en ait d'autres
témoignages.

de simultanéité, d'impossibilité apparaissent au cœur des dernières œuvres. Il n'eût pas été le philosophe qui s'essaie le dimanche à la littérature. Peut-être est-ce d'ailleurs parce qu'il prenait celle-ci trop au sérieux qu'il n'a pas mené plus loin l'idée. Il n'y a que dans la préface de *Signes*, un de ses derniers textes, où il semble dire un mot de son enfance et de son amitié avec Sartre – mais secrètement, en parlant de Nizan. Oui, lorsqu'il raconte l'histoire de Sartre et de Nizan, on dirait bien que silencieusement c'est souvent Sartre et lui-même qu'il évoque : pas sans un masque, toujours dans l'enveloppement d'une ambiguïté. C'est devenu la marque de son style. Merleau-Ponty n'a choisi qu'un seul mode d'expression, philosophique certes, mais total autant que possible. Il s'est tenu à la philosophie, mais en y important, de plus en plus avec le temps, les puissances de ces autres discours que par ailleurs il ne développerait pas, poème, théâtre, roman ; mais en veillant, dans la philosophie même, à une élégance qui va au-delà de la politesse : si la littérature en sait long sur le monde, sur le visible et l'invisible, la philosophie vouée à ce domaine d'enquête doit aussi puiser à cette force au moment d'inventer sa forme.

On a pu remarquer l'influence de Proust sur la prose toujours ample de Merleau-Ponty. Dès la *Phénoménologie de la perception*, elle a cette beauté, ce don de l'exemple, de l'image qui vient ponctuer l'analyse, comme chez Bergson mais au terme d'une phrase autrement plus vaste et plus inquiète, haletante dans sa mesure même. La belle image insère dans le développement théorique des imminences de départ, des moments concrets qui provoquent chez le lecteur une rêverie, une sorte de ressouvenir, par exemple dans ses remarques sur l'audition de la musique au concert. De telles images finales sont courantes dans toute l'œuvre. Elles parachèvent une phrase longue, déployée au fil des virgules, comme dans le grand battement d'ailes proustien,

qui se prolonge toujours au-delà de l'instant où l'on croit à sa terminaison, et qui semble, à mesure que les propositions s'alignent, tourner autour de son objet, l'enserrer peu à peu avec douceur et précision; chez Sartre, à l'inverse, nous allons sans cesse de points-virgules en doubles-points, signes définitivement militants, plus conformes à une écriture-revolver, une pratique volontiers assassine de l'article ou de l'essai. Les dernières œuvres de Merleau-Ponty, surtout si la mort l'a empêché de les relire, comme *Le Visible et l'invisible*, portent à une plus grande puissance d'affolement, de profondeur, de départ, l'ampleur et l'inquiétude initialement présentes. Peu d'écritures philosophiques ont associé à ce point l'exigence de dire la complexité du monde, le souci de sincérité, à quoi l'ambiguïté appartient, et le plaisir inoubliable de lire.

«La musique n'est pas dans l'espace visible, mais elle le mine, elle l'investit, elle le déplace, et bientôt ces auditeurs trop bien parés, qui prennent l'air de juges et échangent des mots ou des sourires, sans s'apercevoir que le sol s'ébranle sous eux, sont comme un équipage secoué à la surface d'une tempête.»

Phénoménologie de la perception (éd. 1976, p. 260).

ÉCRITS POLITIQUES. Durant ces mêmes années, Merleau-Ponty met à l'épreuve la capacité de la dialectique à soutenir une appréhension concrète de l'histoire, à lui ôter son auréole de destin. Il y avait bien eu diverses tentatives pour éviter de prendre appui sur la conscience du temps ou sur la structure temporelle de l'existence vécue. Néanmoins toutes perpétuaient la croyance en une instance, initiale ou terminale, où se serait vérifié un accord entre le réel et le rationnel. Elles postulaient donc un moment où les concepts mis en jeu oublient leur nature et leur opération, et prétendent s'identifier au mouvement de l'histoire effective.

«[...] ils apprenaient à connaître entre chaque conscience et toutes les autres ce milieu général où elles communiquent et qui n'avait pas de nom dans leur philosophie d'autrefois.»

«La guerre a eu lieu», 1945 (Sens et Non-Sens, éd. 1996, p.173).

«La question est de savoir si, comme le dit Sartre, il n'y a que des hommes et des choses, ou bien aussi cet intermonde que nous appelons histoire, symbolisme, vérité à faire.»

Les Aventures de la dialectique (éd. 2000, p. 278).

Titre du dernier entretien de Merleau-Ponty, *Le Monde*, 31 décembre 1961 (Parcours deux, p. 302).

«La philosophie et la politique sont solidaires.»

Darkness at Noon,
Londres, 1940.
Paru en France juste après
la Libération.

Humanisme et Terreur (1947) parut dans trois numéros des *Temps modernes* et fit scandale. Le texte fut ensuite repris en volume, avec une longue préface de mise au point. Un livre de Koestler, *Le Zéro et l'Infini*,^{*} en avait donné l'occasion. Roubachov, le héros, était le prête-nom transparent de Boukharine, victime, en 1938, des procès de Moscou. Koestler le montrait déchiré entre le souci de justifier sa conduite et l'obligation de reconnaître que ses actes avaient trahi le type d'objectivité dont précisément il se réclamait, celle d'une histoire effective qui aurait pris la place de l'expérience, et dont le mouvement configurerait cette histoire comme l'avènement du prolétariat. Roubachov apparaît alors en héros sacrifié, avouant devant un tribunal politique des fautes qu'il n'a jamais voulu commettre, et dont il n'a pas même eu conscience de les avoir commises.

Merleau-Ponty ne contestait ni la violence stalinienne ni la parodie de justice, mais bien la scénographie factice de ces procès que Koestler avait prise à la lettre pour en tirer sa courte leçon. Il suffisait d'en démonter l'artefact pour balayer du même coup le dénouement romanesque, celui d'une confession extorquée. Merleau-Ponty ne construit pas une autre scène, il révoque les prémisses et la manière d'un raisonnement qui faussait l'intelligence des faits passés et non moins l'appréhension de la situation internationale de l'après-guerre. Il lui suffit de rappeler qu'aucune histoire ne peut s'approprier la positivité de l'expérience, et de montrer que la notion de tribunal révolutionnaire ou politique est une notion purement rhétorique et simplement confuse en l'absence d'une différence entre le droit et le fait, particulièrement quand celle-ci est demandée à un cours de l'histoire qui précisément la récuse. On ne peut alors que mimer la scène du tribunal. Tous, et Koestler le dernier, en ont été plus ou moins volontairement les complices.

Merleau-Ponty cite les minutes du procès Boukharine. On n'y entend qu'«une cérémonie de langage», «on reste dans les cho-

ses dites, à aucun moment on n'a jamais le sentiment de toucher à travers elles le fait même»*. La défense non moins que l'accusation portaient au tragique ou au dérisoire le *comme si* des post-kantiens. Sous un tel grossissement, la faute philosophique se montre. Elle est de reconduire, voire de croiser, des opérations intellectuelles non pertinentes et néanmoins acceptées par les deux protagonistes, comme si l'une devait pallier la faiblesse de l'autre. L'un, professeur de philosophie et kantien dans la circonstance, plaide coupable. Il avoue s'être compromis dans des décisions désavouées par l'objectivité d'événements ultérieurs, mais auxquels il accordait par principe d'être la figure du réel et l'expression de la raison pratique dans l'histoire. L'autre, le procureur, dénonçait une trahison par rapport à une objectivité jurée d'avance, mais qu'il faut demander au bureau politique, car personne d'autre n'est habilité à la dire. Les deux parties admettent que l'histoire doit se laisser voir dans son droit-fil, et qu'elle vaut expérience.

Humanisme et Terreur, 1947
(éd. 1980, p. 112 et 113).

S'il y a autant d'existentialisme dans les procès de Moscou que dans les livres de Heidegger, c'est donc qu'il n'était plus temps de relire les philosophes, qu'il fallait changer nos têtes, nos prises de réel et leurs dimensions d'intelligibilité. Le ton est celui de l'éditorial de 1945, la colère y est plus visible, mais aussi plus clairs les indices de cette aphasie philosophique que Merleau-Ponty ne cessera de dénoncer. Sans doute les conclusions du livre étaient-elles simplement négatives, et l'alternative du titre laissée en suspens. Mais il suffisait que Merleau-Ponty ait fait voir une parodie philosophique, et comment la casuistique pénale lui portait ici un théâtral secours. Demeurait le constat d'un échec de la dialectique, de ce jeu du réel et du rationnel saisi dans sa caricature la plus cruelle. On ne peut à la fois garder la juridiction criticiste du fait et du droit, pour

«Il y a autant d'existentialisme»
– au sens de paradoxe, division,
angoisse et résolution – dans le
Compte rendu sténographique
des Débats de Moscou que dans
tous les ouvrages de Heidegger.»
Ibid., (éd. 1980, p. 308).

juger des conduites, et en abolir la distinction dans l'histoire. Il n'y a pas à choisir l'un des deux termes de l'alternative, mais bien à sortir de leur piège.

Les Aventures de la dialectique (1955) en explore systématiquement les plus cohérentes promesses, de Weber – lequel savait les limites d'une politique de l'entendement – à Lukács et à Sartre. Quels que soient ses états, démultipliés et prolixes, la dialectique ne s'était jamais délivrée d'une parcimonie intellectuelle initiale qui soumettait encore le décompte de l'histoire à un spectre d'expérience. Si elle entérinait un moment négatif, c'était pour mieux préserver sa monodie logique. L'ironie de ces *aventures* se voit dans ses derniers épisodes : l'empirio-criticisme de Lénine, version basse du criticisme kantien, et l'engagement politique de Sartre, lequel venait de soumettre son acuité existentialiste à ces figures de l'histoire contemporaine que cette même acuité n'avait pu se soumettre.

Le livre est entièrement, quoique implicitement, adressé à Sartre. Il vaut une explication développée pour l'incident qui avait interrompu une longue amitié, et mis fin à la collaboration de Merleau-Ponty aux *Temps modernes*. En fait, les chemins des deux philosophes se trouvaient diverger. Sartre voulait donner aux *Temps modernes* une inflexion plus engagée, et intervenir dans l'actualité politique française et européenne. Merleau-Ponty, récemment élu au Collège de France, souhaitait fournir à une recherche philosophique, toujours politique dans ses intentions, une autre assise. Le dernier chapitre des *Aventures de la dialectique*, intitulé « Sartre et l'ultrabolchevisme »*, en livre la formule : la dialectique est en panne.

Les Aventures de la dialectique
(éd. 2000, p.136-280).

On a parlé d'une amitié rompue. Cette vue dramatique, qui n'est pas fausse, ne dit pas tout. La rupture fut douloureuse pour l'un et l'autre. La correspondance échangée entre les deux amis qui avaient cessé de se parler a été publiée trente ans plus tard

dans le *Magazine littéraire**. Sartre et Merleau-Ponty se rencontrèrent de nouveau, en Italie, à l'occasion de manifestations internationales, en 1956 et en 1958, puis une dernière fois à Paris, dans cette École normale supérieure où ils avaient été condisciples. Sartre avait été invité à donner une conférence, et Merleau-Ponty convié comme interlocuteur privilégié.

Voir la lettre reproduite dans le cahier iconographique en fin d'ouvrage. Le dossier du *Magazine littéraire* (n° 320, avril 1994) est repris dans *Parcours deux* (p. 129-169).

Plus important que ces rencontres occasionnelles, la Préface de *Signes* est clairement la continuation d'un dialogue avec Sartre, et Merleau-Ponty a maintenu la dédicace à Sartre du premier et décisif chapitre, «Le langage indirect et les voix du silence»*: *L'Œil et l'Esprit* est également une réponse à Sartre, non plus à ses positions littéraires mais à *L'Imagination* et à *L'Imaginaire*, et à ses analyses de Lapoujade ou du Tintoret. Que Sartre ait été surpris par cet essai et n'en ait pas donné une bonne lecture dans son hommage à l'ami soudainement décédé* est une chose qui en atteste la nouveauté. Qu'il ait eu le souci d'évoquer les années partagées en est une autre, que la précédente réserve n'annule pas. L'amitié l'emporte, indiscernable de leur collaboration puis de leur émulation pour sortir la philosophie de ses ornières. Le développement qu'elle connut en France au cours des années 1960-1990 en fut l'incontestable conséquence.

Signes (éd. 1960, p. 49).

«Merleau-Ponty vivant», *Temps modernes*, n° 184-185, octobre 1961 (texte repris dans *Situations IV*, Gallimard, 1964).

On comprend que le motif de la rupture outrepassait de beaucoup une querelle sur l'opportunité d'un article que Sartre avait contestée, voire sur l'orientation générale de la revue. Merleau-Ponty ne pouvait plus se satisfaire d'interventions soumises au ton de l'éditorial et à la manière d'un article. L'analytique existentialiste des premiers numéros de l'après-guerre, combien pertinente et efficace alors, ne pouvait perdurer, sinon comme un compromis dont Merleau-Ponty s'impatientait. Elle appelait à son tour la question du *comment* et de ses prises de réel. Dans un moment où menaçait une guerre, encore dite froide, et l'extension des conflits ouverts en Corée, et devant le retour de la force,

on pouvait hésiter. La guerre qui avait eu lieu risquait d'avoir lieu de nouveau, et avec les mêmes aveuglements. La recherche d'autres options, d'un comment penser capable de sortir des entre-deux-guerres, n'en était que plus pressante.

Ces livres politiques avaient donc mis à distance l'actualité en cela même qu'ils scrutaient les capacités de cette position existentielle dont Merleau-Ponty cherchait encore l'extension à l'histoire, quand déjà une autre histoire s'ébauchait. Pièces principales dans la transformation d'un projet philosophique, c'est ainsi qu'ils se lisent aujourd'hui.

Les Aventures de la dialectique,
«Épilogue» (éd. 2000, p. 314).

Sur la page de garde des *Aventures de la dialectique*, Merleau-Ponty, comme en aparté, avait ouvert l'alternative d'un savoir anthropologique – terme qui levait l'équivoque de l'humanisme inscrit au titre du livre précédent. Il restait à considérer les sociétés contemporaines, à commencer par les expériences socialistes déjà anciennes d'une quarantaine d'années, avec «le regard ingénu que l'anthropologue porte sur les sociétés précapitalistes». Merleau-Ponty renouait avec la première formulation de ses recherches – en 1933, il disait vouloir prendre en compte les enseignements de l'ethnographie. Ce qui faisait de la *Phénoménologie de la perception* un livre sans issue par les voies alors empruntées; Merleau-Ponty ne s'y est pas attardé. Il lui suffisait d'avoir compris la contradiction de la conscience constitutive, laquelle peut bien décréter l'expérience, mais se déclare elle-même immune à l'expérimentation. Plus crûment dit, elle n'est plus que «l'imposture professionnelle du philosophe»*. Il laissait là «les bonnes manières» philosophiques, comme il le recommandera à Sartre dans la Préface de *Signes*, ce recueil dont la charnière est un texte intitulé «De Mauss à Claude Lévi-Strauss»*. C'est sur cette ligne qui va de l'un à l'autre que Merleau-Ponty confirmait son propre cheminement.

«[...] notre propos est justement qu'on commence à peine à connaître le social, et jamais d'ailleurs un système de vies conscientes n'admettra de solutions comme un mot croisé ou un problème élémentaire d'arithmétique.»

«Le Philosophe et son ombre»
(*Signes*, éd. 1960, p. 227).

Signes (éd. 1960, p. 143-157).

LA PHILOSOPHIE, SON HISTOIRE ET SON DEHORS. Penser est aussi une expérimentation, qui ne fonde rien ni ne nourrit l'illusion d'être fondée. C'est de ce dégrisement dont il s'agit. Que la philosophie ait une histoire, c'est un fait essentiel. Il n'auto-rise aucunement à tirer de ce passé les formules de son devenir.

Merleau-Ponty, appelé à diriger un volume collectif à visée historique*, innove en délaissant l'histoire des systèmes pour une constellation d'entrées sans architectonique ni filiations. Chaque philosophie a mené une expérience comme une prise de réel qui n'en a jamais fini de s'essayer. Diverses entrées, représentatives de ces nouveaux départs, sont confiées à de jeunes philosophes contemporains, auxquels Merleau-Ponty donnait la parole. Ainsi Gilles Deleuze inaugurerait son propre dialogue avec Bergson.

«La philosophie est partout, même dans les <faits>, – et elle n'a nulle part de domaine où elle soit préservée de la contagion de la vie»*. Ce pourquoi elle n'en finit jamais. Rien ici d'une incomplétude entretenue par le vertige de l'absolu ni d'une tâche infinie de description, mais bien l'affirmation que ce savoir-là, parce qu'il est philosophique, n'est pas un rapport vindicatif ou cauteleux aux temps présents, mais l'opération même de la modernité. Weber avait exclu que les sciences humaines puissent être jamais achevées, comme la science de Newton peut être dite achevée. *L'Œil et l'Esprit* le rappelle spécifiquement: «l'idée d'une peinture universelle, d'une totalisation de la peinture, d'une peinture toute réalisée, est dépourvue de sens»*. Si la philosophie a un passé, il est la somme de ses déplacements, c'est donc parce qu'elle a un dehors, non une limite ou un objet. C'est de cela même qu'elle tire une promesse d'avenir.

Merleau-Ponty, qui introduit le volume collectif, s'interroge sur ce dehors qu'il refuse de décrire comme une confrontation entre l'intériorité subjective et l'extériorité d'une nature. En place de ces points fixes qui s'échangent trop aisément, au gré d'une

Les Philosophes célèbres,
Lucien Mazenod, 1956.
Signes («Partout et nulle part»
éd. 1960, p. 158-200) et
Parcours deux (p. 201-210).

Signes (éd. 1960, p. 163).

L'Œil et l'Esprit (éd. 1985, p. 90).

formule copernicienne banalisée, il saisit une mobilité novatrice apparente dans le registre des symboles, sens et signes, où s'entretient une histoire inachevée de l'expression philosophique. Impossible alors d'ignorer les productions parallèles à celles de notre monde occidental, celles de la Chine ou de l'Inde. Mais aussi, et peut-être surtout, impossible d'ignorer ce dehors plus proche que sont ces autres *expériences fondamentales* de la pensée, la mathématique ou les arts, exemplaires plutôt que rivales.

La philosophie n'en est pas dépossédée de ses premières ambitions encyclopédiques, plongée dans le deuil interminable de la crise ou dans le projet insane de dire l'origine de la vérité. Elle y trouve la plus claire intimation à son propre renouvellement, à faire un pas qu'aucun alibi dialectique ne pourrait plus retarder, et à trouver les mots pour la « philosophie de demain ».

En 1959, le cours que donne Merleau-Ponty au Collège de France traite de « la possibilité de la philosophie aujourd'hui ». L'examen est sévère pour ces tentatives qui se sont définies ou redéfinies après la Première Guerre mondiale. Toutes étaient soucieuses de réanimer par quelque biais la longue histoire des phénoménologies, aussi vieille que l'hellénisme. Poursuivant une même ligne d'objectivité tout en sachant la dissidence des savoirs scientifiques, aucune n'a pu éviter le nihilisme et son corrélat d'activisme. Ni Husserl ni Sartre ne sont épargnés. Un propos dur et néanmoins équitable conclut sur le « malaise » de Heidegger. Quitte à faire allégeance à la mystique du silence, il n'a jamais donné ce *dire*, cette *parole*, vers lesquels il n'en finit pas de s'acheminer. Cette aphasie philosophique, traumatisme d'échec comparable à l'aphasie cérébrale dont souffraient les malades de Goldstein, et son cortège de cécités psychiques, demeuraient donc l'obstacle à forcer.

Les derniers manuscrits de Merleau-Ponty se situent au point clinique où s'affrontent le mal et le remède. Si la philosophie s'y

trouve en commerce avec d'autres expériences fondamentales de la pensée, qu'il n'est plus question de lui subordonner, il n'en suit aucune démission. Certes, Merleau-Ponty salue en Claude Simon l'écrivain qui, dans *La Route des Flandres*, a su dire l'expérience de la guerre et la vacuité d'un temps calendaire. Mais cet hommage, comme celui rendu à la peinture, configure les nouveaux rapports qui emportent l'activité philosophique dans la pratique de ces langages indirects, écartant «cette conviction barbare d'aller aux choses mêmes»* avec les critères cartésiens de l'évidence, et ceux, phénoménologiques, de l'immédiateté et de la décision.

Le Visible et l'Invisible
(éd. 1979, p. 50).

Place était faite pour un processus de modernité qui n'est ni opposé ni identique à la connaissance proprement scientifique – laquelle a aussi ses détours. *Le Visible et l'Invisible*, qui fut *de facto* le dernier manuscrit, ouvrait un travail philosophique qui n'avait jamais été fait. Sans s'attarder plus qu'il ne faut sur ce qu'il ne peut plus être, rejetant la «réflexion», ce «premier mensonge d'où l'on ne revient pas»*, autant que la conscience constituante, cette imposture professionnelle du philosophe, Merleau-Ponty pratique une conceptualité libérée d'une fiction d'énonciation où toute réalité serait décrite selon un protocole catégoriel infrangible. Apparaissent des syntagmes, à leur tour audacieusement oxymores. Ils relèvent les figures d'empiètement qui brouillent les frontières entre le dedans et le dehors. Ils disent la chair et le monde comme une comptabilité à double entrée dont on ne connaîtrait jamais que le bilan. Ils entrent dans le texte philosophique telles des vagues successives qui se retirent toujours un peu moins qu'elles n'avancent.

Ibid., p. 75.

Ces formations ne seront pas oubliées, œuvrant plus tard, ici ou là, tels ces termes valises dont la figure sera empruntée par Deleuze à Lewis Carroll, mais non moins adjacents aux *exempla* de Merleau-Ponty. Ainsi ce *chaosmos* qui dit presque tout en un seul mot-programme, et particulièrement une incessante

conceptualité, inachevable, qui ne cherche plus la pierre philosophale de l'adéquation. Il y allait de ce lichen philosophique, presque immémorial et incessamment mutant, qui demande peu, se nourrit des plus pauvres soleils, mais donne au paysage sa dernière couleur. Rien ne serait plus comme avant, et cela bien que la très belle langue de Merleau-Ponty ait longtemps dissimulé sa colère, et la manière dont il avait modifié l'activité de penser au seuil de son opération discursive. Le nihilisme n'y aurait plus lieu d'être. Il se trompait lui-même, s'il ne jouait sentencieusement d'une syntaxe philosophique depuis longtemps désaffectée.

Continuités

Les ruptures étaient sans retour. Les continuités s'alimentent à ce refus d'une démission aphasique face au monde moderne, à quoi ne peut suffire la gestion de l'histoire de la philosophie, si importants qu'aient été en ce domaine les travaux contemporains. Merleau-Ponty exclut tout autant de faire retour aux archaïsmes présocratiques. La philosophie, comme toute autre activité et tout autre savoir, n'éviterait pas d'être sa propre expérimentation. Merleau-Ponty, particulièrement dans ses textes inédits, médiocrement compris dans les années 1960 et comme embrumés par le pathos de l'inachèvement, y avait été exemplaire.

«[...] nous continuons, nous reprenons un même effort, plus vieux que nous, sur lequel nous sommes entés l'un et l'autre, et qui est la manifestation, le devenir de la vérité.»

«J'aurais aimé qu'il y ait derrière moi (ayant pris depuis bien longtemps la parole, doublant à l'avance tout ce que je vais dire) une voix qui parlerait ainsi : «Il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, il faut dire des mots tant qu'il y en a, il faut les dire jusqu'à ce qu'ils me trouvent – étrange peine, étrange faute, il faut continuer, c'est peut-être déjà fait, ils m'ont peut-être déjà dit...»

La Prose du monde
(éd. 1992, p. 200).

Michel Foucault,
L'Ordre du discours.
Leçon inaugurale au Collège
de France (Gallimard,
coll. «Blanche», 1971).

Le Visible et l'Invisible
(éd. 1979, p. 189-190).

«Autant il est manifeste que le sentir est dispersé dans mon corps, que ma main touche par exemple, et qu'en conséquence il nous est interdit de rapporter par avance le sentir à une pensée dont il ne serait qu'un mode – autant il serait absurde de concevoir le toucher comme une colonie d'expériences tactiles assemblées. Nous ne proposons ici aucune genèse empiriste de la pensée: nous nous demandons précisément quelle est cette vision centrale qui relie les visions éparses, ce toucher unique qui gouverne d'un bloc toute la vie tactile de mon corps, ce je pense qui doit pouvoir accompagner toutes nos expériences. Nous allons vers le centre, nous cherchons à comprendre comment il y a un centre, en quoi consiste l'unité, nous ne disons pas qu'elle soit somme ou résultat, et si nous faisons paraître la pensée sur une infrastructure de vision, c'est seulement en vertu de cette évidence incontestée qu'il faut voir ou sentir de quelque façon pour penser, que toute pensée de nous connue advient à une chair.

Encore une fois, la chair dont nous parlons n'est pas la matière. Elle est l'enroulement du visible sur le corps voyant, du tangible sur le corps touchant, qui est attesté notamment quand le corps se voit, se touche en train de voir et de toucher les choses, de sorte que, simultanément, comme tangible il descend parmi elles, comme touchant il les domine toutes et tire de lui-même ce rapport,

et même ce double rapport, par déhiscence ou fission de sa masse. Cette concentration des visibles autour de l'un d'eux, ou cet éclatement vers les choses de la masse du corps, qui fait qu'une vibration de ma peau devient le lisse et le rugueux, que je suis des yeux les mouvements et les contours des choses mêmes, ce rapport magique, ce pacte entre elles et moi selon lequel je leur prête mon corps pour qu'elles y inscrivent et me donnent leur ressemblance, ce pli, cette cavité centrale du visible qui est ma vision, ces deux rangées en miroir du voyant et du visible, du touchant et du touché, forment un système bien lié sur lequel je table, définissent une vision en général et un style constant de la visibilité dont je ne saurais me défaire, même quand telle vision particulière se révèle illusoire, car je reste sûr alors qu'en regardant mieux j'aurais eu la vision vraie et qu'en tout cas, celle-là ou une autre, il y en a une. La chair (celle du monde ou la mienne) n'est pas contingence, chaos, mais texture qui revient en soi et convient à soi-même. Je ne verrai jamais mes rétines, mais si une chose est sûre pour moi, c'est qu'on trouverait au fond de mes globes oculaires ces membranes ternes et secrètes. Et finalement, je le crois – je crois que j'ai des sens d'homme, un corps d'homme –, parce que le spectacle du monde qui est mien [...], à en juger par nos confrontations, ne diffère pas notablement de celui des autres [...].»

«Ordre à suivre: prendre contact avec nos questions fondamentales sur des échantillons de pensée fondamentale (art, littérature): confronter ces questions avec la pensée cartésienne (Descartes et successeurs). [...] De là revenir au présent.»

L'ŒIL ET L'ESPRIT. Cet essai, dont Merleau-Ponty avait corrigé les épreuves, parut très vite après son décès. L'intérêt immédiat qu'il reçut fut payé de beaucoup d'incompréhension. Ce texte était destiné au premier numéro d'une revue d'art, tout juste fondée par André Chastel; il fut inséré en priorité dans le numéro d'hommage des *Temps modernes*, auquel Sartre contribua par son long article commémoratif, «Merleau-Ponty vivant».

Notes de cours, 1959-1961 (p. 166).

À l'évidence, Sartre hésitait. Ce texte lui échappait dans l'exacte mesure où il s'éloignait des éditoriaux de naguère. Pourtant, dans une interview récente, Merleau-Ponty rappelait que tous ses écrits avaient une portée politique. Là même, aux premières pages de ce numéro des *Temps modernes*, il donnait à lire l'exacte suite de son premier éditorial: «Il ne reste à notre philosophie que d'entreprendre la prospection du monde actuel»*. Ce qu'il faisait en montrant comment l'activité du peintre insère, au cœur même de la visibilité, la signature lumineuse de l'existence.

L'Œil et l'Esprit (éd. 1985, p. 58).

«Ce que nous appelons chair, cette masse intérieurement travaillée, n'a de nom dans aucune philosophie.»

Le Visible et l'Invisible (éd. 1979, p. 193).

La menace n'était plus celle d'une philosophie hésitant sur l'existence elle-même, question encore adolescente, mais le cauchemar d'une pensée qui n'aurait aucune prise de réel. Merleau-Ponty en donne une raison d'actualité. Une science qui prend soin d'elle-même, de ses expérimentations, de ses preuves et de ses axiomatiques, s'est libérée des questions archaïques de l'origine et du fondement. Mais alors elle délègue les prémisses du réalisme à une actualité des corps humains, d'où elle tient son premier ancrage et ses premiers motifs. Merleau-Ponty rappelle ce dont la biologie s'était récemment déchargée, ce corps vivant, capable de relations et de vicariances, qui prend en charge toute une clinique créatrice du socle cognitif, et d'abord d'images et de vision. Quand bien même il appartiendrait à la science la plus

sophistiquée d'en déployer le régime physiologique et les conséquences, au-delà de toute attente.

L'Œil et l'Esprit
(éd. 1985, p. 60).

Deux lignes dominantes guident Merleau-Ponty. En premier lieu, ne pas traiter la peinture comme un objet de spectacle mais y suivre une pensée à l'épreuve, celle de ce peintre qui, disait Cézanne, «pense en peinture»*. Il y a donc une pensée délocalisée de son habituel support discursif. Elle opère dans la vision où nous-mêmes, voyants et visibles, sommes immergés et peu conscients de l'être. De là un tout autre procès de réalisme. Il est dans ce travail du voir que le peintre exerce éminemment, parce qu'il sait l'insuffisance de son tableau et y trouve une incitation à continuer de peindre. Ici, nulle quête d'une objectivité sanctionnée par un acte d'identification, ou par une légende qui transcrirait le tableau en histoire, ou le subordonnerait à quelque intentionnalité rivée aux «choses peintes». L'évidence est celle de la médiation du corps, d'un corps où se croisent les cartes du visible et celle du mouvement. La peinture, et particulièrement la couleur, disait Cézanne, est l'endroit où notre cerveau et l'univers se rejoignent. Elle est l'objectivation inachevable d'un il y a qui délivre de la nécessité d'asserter. La couleur n'y est plus un indice phénoménal, c'est une dimension dont la peinture moderne use comme d'une variable indépendante, un degré de liberté versé au registre de l'expression.

Achévé en 1938, publié en 1942.

Merleau-Ponty éliminait ainsi une question tout juste approchée aux dernières pages de *La Structure du comportement**. Les premiers chapitres ayant caractérisé les comportements réflexes et les comportements supérieurs, il restait à définir l'ordre humain du langage et des formes symboliques. Merleau-Ponty cherchait encore à saisir la césure entre les comportements précédemment analysés et ce qui y ferait suite. L'option phénoménologique qu'il prit alors était celle d'un langage surgissant comme expression et description. Telle serait la cellule native d'une phé-

noménologie de la perception, une manière de la dire dans son intégrité, suscitée et entretenue par la perception elle-même. L'hypothèse était prisonnière d'une exigence de représentation qui soude le voir au dire, et maigrement soutenue par un argument indirect: «les propriétés d'un champ phénoménal ne sont pas exprimables dans un langage qui ne leur devrait rien»*. Mais, si le circuit de la vision et de la peinture fait qu'il est impossible de dire «qu'ici finit la nature et commence l'homme ou l'expression»*, s'il donne tout ensemble son opération, sa reprise incessante, sa capacité de réalisme et son régime d'expression, la réponse disparaît avec la demande. Plus rien n'oblige à passer par l'instance d'un *cogito* d'énonciation, maintenant rendu à sa localité discursive. Merleau-Ponty, libéré de la métaphysique cartésienne d'une pensée-substance, se libère aussi du corps-machine et de l'énigmatique union de l'âme et du corps. Il consulte la *Dioptrique*, où Descartes, ayant assimilé la géométrie des rayons lumineux et la machine optique de l'œil, confie en dernier recours l'énigme de la vision à la «pensée de voir»*. Ce repli est conséquence de ce qu'il avait négligé les opérations de l'œil réel. Mallarmé disait de Manet «un œil, une main»: c'est donc que, de l'un à l'autre, ce commerce avait quelque suffisance. Il restait à consulter les peintres «computeurs du monde»*, et ce qu'ils savent de la ressemblance où ils ont dissous l'illusionnisme de la belle apparence. La vision y est à l'œuvre, exerçant, vérifiant dans les arts visuels ses capacités proprement *phototropiques* et *photographiques*.

L'autre ligne est cette capacité de renouvellement qui situe les peintures de Lascaux dans cette «dimension selon laquelle Van Gogh veut aller plus loin»*. La peinture moderne, succédant à vingt siècles d'un usage mimétique, fait de représentation et de reconnaissance, avait passé un seuil de vérité et de réalisme quant à ce qu'elle fait et veut faire. Opérant sans contrainte d'énoncia-

La Structure du comportement
(éd. 2000, p. 208).

L'Œil et l'Esprit
(éd. 1985, p. 87).

Ibid., p. 54.

Ibid., p. 25.

Ibid., p. 15.

«Le langage indirect et les voix du silence»; Merleau-Ponty renvoie à Malraux, *La Monnaie de l'absolu* (Signes, éd. 1960, p. 71).

«Une vision, une action enfin libres décentrent et regroupent les objets du monde chez le peintre, les mots chez le poète. Mais il ne suffit pas de briser ou d'incendier le langage pour écrire les Illuminations et Malraux remarque profondément des peintres modernes que «bien qu'aucun ne parlât de vérité, tous, devant les œuvres de leurs adversaires, parlaient d'imposture.»

Le circuit de la vision de tableaux qui sont simultanément expressions et figures. Merleau-Ponty s'y attache non comme un historien qu'il se défend d'être, mais comme un philosophe qui prend sa leçon de cette production symbolique qu'est la peinture. C'est une même chose d'y apprendre la texture imaginaire du réel et de se libérer du culte muséographique des chefs-d'œuvre. Kandinsky, Klee, Delaunay, Michaux, Giacometti, Staël, Picasso, Matisse et non moins les sculpteurs, Rodin ou Germaine Richier, poursuivent ce processus inachevé et inachevable de modernité plastique ou picturale. Indiscernable de la générativité des œuvres, s'y déchiffre indirectement cette histoire de la vérité dont Merleau-Ponty avait eu le projet. Bien que les peintres n'aient guère parlé de vérité, tous, note-t-il, savaient ce que c'est que l'imposture.

L'Œil et l'Esprit est un saisissant écho de l'œuvre manuscrite inachevée, constituée de chapitres entièrement rédigés et d'un impressionnant dossier de travail. Il l'est particulièrement par l'intrusion de syntagmes qui dérangent, tout droit venus du travail en cours – *corps associés, sens brut, signalement prosaïque...* Merleau-Ponty mettait à l'épreuve sa propre conceptualité philosophique, tout en exorcisant un métalangage philosophique de survol. Ces quelques dizaines de pages, défendues par leur densité et l'insolite position de leur écriture, ont aujourd'hui la place reconnue d'un seuil franchi sans retour et d'un parvis pour les continuités qu'il avait réveillées. *Empiètement, entrelacs, chiasme, «le dedans du dehors et le dehors du dedans»**, c'est en captant la présence du tacite corporel et cérébral dans l'explicite

L'Œil et l'Esprit
(éd. 1985, p. 23).

de la parole que ces mots portent comme des talismans. Mais on se tromperait fort de ne pas y discerner les mots de passe d'une curiosité déjà cognitive.

Une position était close, celle du philosophe dont le savoir ouvrirait peu à peu sur une encyclopédie de tous les concepts. S'était évanoui le rêve obsolète d'un *cosmotheoros*, contemplateur du monde. Était délogé un stoïcisme dont Port-Royal avait mesuré les séductions réelles à l'orée des Temps modernes, un stoïcisme qui ne céderait qu'à plus d'intelligence et à d'autres ambitions, non moins prégnantes que les ambitions du monde antique. Ce rapport à l'hellénisme, Merleau-Ponty le dit en d'autres termes : il s'agit maintenant d'«apprivoiser le sphinx»*, celui de la modernité, non plus de répondre à ses questions. Un double pli était pris. Tous les philosophes de la génération suivante auraient à contourner un stoïcisme, implicite et encore directeur dans le criticisme : ainsi Gilles Deleuze et Michel Foucault*. En outre, on ne pourrait maintenir une attitude esthétique ou critique à l'égard des images dans la neutralité d'une théorie des Beaux-Arts. Des peintres contemporains à la photographie, aux nouveaux écrans et aux diagrammes du savoir, les images réclamaient leur droit, un droit que la peinture avait inauguré en créant le Salon des refusés.

Une telle révision de la philosophie, délestée de quelques stratégies de pensée qui entretenaient l'illusion d'une activité immuable par essence, est la substance même du dernier manuscrit de Merleau-Ponty. L'exercice du voir et du visible, qui lui donne un point d'appui suffisant pour récuser les pédagogies philosophiques coutumières, est l'expérience d'une relation : de soi à soi, de soi aux autres et de soi à un dehors. Merleau-Ponty avait donc relevé un défi dont il avait d'abord pris les termes à Saint-Exu-

«Un corps humain est là quand, entre voyant et visible, [...] se fait une sorte de recroisement, quand s'allume l'étincelle du sentant-sensible, quand prend ce feu qui ne cessera pas de brûler, jusqu'à ce que tel accident du corps défasse ce que nul accident n'aurait suffi à faire...»

Ibid., p. 21.

«Partout et nulle part»
(Signes, éd. 1960, p. 200).

Gilles Deleuze,
Logique du sens, Éd. de Minuit,
coll. «Critique».
Michel Foucault,
*Le Souci de soi. Histoire
de la sexualité, III*, Gallimard,
1984, coll. «Bibliothèque
des histoires»;
rééd. coll. «Tel», 1997.

péry, manifestant ainsi combien son premier travail était inconclu. Bien qu'ils aient été peu cités, sinon par déférence, durant les années 1970, les textes de Merleau-Ponty commençaient cette vie sourde qui travailla si puissamment la philosophie française des décennies suivantes.

«Expérience fondamentale de la pensée»: la formule est de Jean Cavaillès. Il en fit usage dans une séance mémorable de la Société française de philosophie, le 4 février 1939, au cours de laquelle, déjà mobilisé, il présente sous le titre de *La pensée mathématique*, le résultat de ses recherches (*Formation de la théorie des ensembles. Méthode axiomatique et formalisme*)*. Au cours de la même séance, son condisciple Albert Lautman illustre le même propos par ses propres travaux sur l'aspect structural des mathématiques contemporaines.

Textes réunis dans:
Jean Cavaillès,
*Œuvre complètes de philosophie
des sciences*, Hermann, 1994.

Venue d'un mathématicien philosophe, cette intrusion de l'expérimental dans la pensée, l'oxymore, sinon le paradoxe d'une expérience fondamentale de la pensée, dépassait de beaucoup l'épistémologie des sciences mathématiques, qui, ayant démontré leur générativité propre et la singularité de leurs formations conceptuelles, se dérobaient à une transposition philosophique directe ou indirecte, à la manière de Descartes ou de Kant. En outre, y était impliquée, corollaire de l'indépendance de la pensée mathématique, celle de toute manière de penser qui s'essaye systématiquement, singularise sa prise de réel et son projet de connaissance, et prend en charge son médiateur syntaxique. Les conséquences proprement philosophiques furent lentement développées. En résultait le caractère temporaire et palliatif des manières analytiques du positivisme logique, tirées au prix d'une traduction exsangue de la logique mathématique. En compensation, on essaierait des syntagmations neuves et cependant compatibles avec une langue naturelle. Parallèlement, dans la mouvance du «linguistic turn», les philosophes anglo-saxons s'at-

tachaient aux spécificités des actes de langage. Il devenait alors possible de caractériser une *épistémè*, un mode de savoir éventuellement philosophique défini non par une option qui porte sur un objet soumis à une conceptualité uniforme, mais par une prise de réel et la syntagmation corollaire qui en est indiscernable. Les écrits successifs de Wittgenstein illustrent, indépendamment, une même prise de conscience. Que la formule d'une «expérience fondamentale de la pensée» ait été reprise explicitement ou non – Michel Foucault en fit un autre usage dans *Les Mots et les choses**; il faut voir dans l'audace de Cavaillès un point d'inflexion pour la philosophie française de l'après-guerre.

Les Mots et les Choses, Gallimard, 1966, coll. «Bibliothèque des sciences humaines»; rééd. coll. «Tel», 1990.

LES ÉNONCÉS EXISTENTIELS DE MERLEAU-PONTY. La manière philosophique de Merleau-Ponty est inséparable de sa langue. On y entend l'écho de ces ruptures manifestes et de ces promesses qu'on vient de relever. Plus qu'un style, sa langue

«Dans la coexistence des hommes, à laquelle ces années nous ont éveillés, les morales, les doctrines, les pensées et les coutumes, les lois, les travaux, les paroles s'expriment les uns les autres, tout signifie tout. Il n'y a rien hors cette unique fulguration de l'existence.»

prend forme sous l'exigence de produire les formules de l'existence à la mesure d'une ambition philosophique, donc tout à l'inverse d'une spontanéité d'expression.

«La guerre a eu lieu», 1945 (Sens et Non-Sens, éd. 1996, p. 185).

Son premier livre avait introduit de curieuses modalités, *ambiguïté* ou *ambivalence* en contradiction voulue avec les attendus du thème, la *perception*, et non moins avec le choix affiché d'une *phénoménologie* paradoxalement soumise à ces modalités qui la font trébucher. Inédites dans l'usage philosophique, elles oscillent entre deux pôles qu'elles ne rejoignent jamais, toujours en deçà du doute sans jamais atteindre la décision. On pensera même qu'elles sont le ciment de ces quelque cinq cents pages, ce qui relance le texte d'une étape à l'autre, comme si tout devait demeurer conditionnel, suspendu à ce réel de l'histoire, pour lequel la longue citation de Saint-Exupéry réclamait un tout autre

départ. Quand Merleau-Ponty y cite un auteur ou un argument, il se donne une ressource de plus, il n'en tire pas l'illustration d'une thèse. Ainsi, le texte court entre l'incomplétude d'un sens de l'histoire qui attend ses déterminations et une pléthore de significations dont personne ne fera jamais le compte. Comme si Merleau-Ponty s'était prêté à une méthode dont il testait les capacités sans en être dupe, épargnant aussi à son lecteur de l'être puisqu'il en serait prévenu. Là est la difficulté de lecture d'un livre qui ne conclut pas et stupéfie celui qui en accepte le parcours.

L'éditorial de 1945, «La guerre a eu lieu», changeait de ton. Le titre suggérait comme une réponse à Giraudoux, dont *La guerre de Troie n'aura pas lieu* avait été applaudi dans l'immédiat avant-guerre. Merleau-Ponty opposait à ce théâtre, qui tournait l'actualité en intrigue, un passé immédiat qui n'était pas réductible à une somme d'événements pour l'historien, et dont personne n'avait pris la mesure. On parlait haut et fort de la paix, ou de l'après-guerre; Merleau-Ponty s'en abstient. Cette guerre qui *a eu lieu* n'a ni la modalité nécessaire de l'expérience, ni celle d'une occurrence révolue, assignable dans la trame du temps écoulé. C'était l'actualité même, celle d'une défaite européenne mais aussi spécifique de la philosophie – celle-là non inscriptible dans les communiqués –, quelque chose comme une incurie de la pensée, un traumatisme, un retard qu'on ne rattraperait pas, le déficit d'une intelligence qui aurait lâché prise. À cette situation exorbitée de tout théâtre, soustraite à la diplomatie des nations, se mesurerait le sérieux d'une philosophie existentialiste – si elle était jamais possible. Énoncé existentiel, s'il en fut, le titre de cet éditorial fixait le lieu philosophique où Merleau-Ponty inscrit son programme.

Longtemps l'existentialisme avait cherché ses mots. Heidegger avait rompu le schématisme temporel où se soudent les moments de l'expérience kantienne. *Être et Temps* (1927) énumé-

rait les fragments disjoints, nominalisés, de la syntaxe de l'expérience, et déléguait à l'existence humaine, ce *Dasein* qui n'est ni un *cogito* ni son déni, le soin de les joindre nouvellement sous l'opération subjective du *souci*. La force et le scandale du livre résidaient dans cette brutale lexicalisation, une déconstruction dont on attendait la suite. Mais l'engagement politique de Heidegger n'avait certes pas donné l'issue attendue. Sartre, excellent chroniqueur du roman américain, s'était promis de réinscrire le temps de Heidegger sur l'écriture de Faulkner, comme pour délivrer celui-ci de son inspiration flaubertienne. Ainsi, quand Heidegger nominalise, Sartre accentue la dramaturgie d'une énonciation inquiétée de sa mauvaise foi. C'est là où se dessine le paradoxe de Merleau-Ponty. Celui de soutenir – après avoir essayé, sans pouvoir se convaincre lui-même, les tours d'une ambiguïté homologue de l'existence – un propos existentialiste par le détour d'un langage indirect*. On y reconnaîtra à coup sûr quelque chose du « discours indirect libre » de Flaubert, qui avait libéré un énoncé sans énonciation, effacé le narrateur, et mis dans l'oreille et la bouche du lecteur les mots informulés d'Emma Bovary. Ce langage indirect, confirmé par le travail du peintre, apportait une alternative décisive à un énoncé perceptif, que l'ambiguïté et la mauvaise foi pouvaient bien affecter, mais sans en lever les marques de l'assertion. Une fois écarté le régime de l'énonciation, qui avait uni pour un long temps perception et phénoménologie, la place était ouverte à d'autres prises de réel, tout ensemble manières d'être, de penser et de dire.

Merleau-Ponty n'était pas moins attentif à la singularité des supports, à leurs articulations spécifiques et aux expériences fondamentales qu'ils libèrent. La peinture moderne donnait, par la couleur, un autre rôle à une qualité, méprisée des philosophes. Elle montrait, tout ensemble, une autre prise de réel, une dimension surajoutée et la générativité symbolique qui la complète et

«Le langage indirect
et les voix du silence»
(Signes, éd. 1960, p. 49-104).

la légitime. Ainsi cette eau marine traversée de la lumière provençale dont Renoir fait sa langue, ou ce rouge Rembrandt qui, plutôt que la couleur blémisante de la cire cartésienne, impose l'opacité brutale d'un il y a. L'existence n'est pas un thème philosophique réservé. Elle transite sans privilège, d'une expérience à une autre.

Laissons donc là l'existence qui hésite sur ses mots, et revenons à la *fulguration*, qui était son programme. Cette image serait bien pauvre si elle n'avait un passé, venue d'une histoire de la philosophie scandée par ses options et ses manières de dire. Dans la *Lettre VII*, Platon insistait pour qu'on ne lui prête aucune doctrine orale, assurant que ses écrits valaient un feu qui ne s'éteindrait plus. Il confirmait l'acte de naissance prométhéen de la philosophie, dans les figures discursives qu'il lui avait données, à compter du *Sophiste* et du *Phèdre*. Sartre avait repris, dans son manifeste *Qu'est-ce que la littérature?*, ce feu courant dont l'écriture philosophique aurait beaucoup à réapprendre.

Il restait à y apprivoiser de nouveaux syntagmes. Plutôt que des concepts, ils seraient chargés de dire le chiasme et l'«empiètement» du dehors et du dedans. Ainsi *monde brut* ou *chair du monde* communiquent aux derniers écrits le vertige d'une dissonance. Plus d'ambiguïté, encore moins d'ambivalence, Merleau-Ponty s'en était délivré comme de sa propre hésitation. C'est aussi à cette opération proprement philosophique que Merleau-Ponty assignait désormais une fonction politique imprescriptible, seule capable de conjurer les «mots de bouche» et les «cérémonies de langague». C'était aussi un exercice de sobriété dans une langue libérée de cette pulsion d'immédiateté, qui avait ruiné l'existentialisme. Ces syntagmes qui annulent toute velléité de rhétorique soutiennent l'image d'une philosophie qui peindrait sans couleurs, «en noir et blanc, comme les tailles douces»*. La formule est reprise de la *Dioptrique* d'un Descartes

Signes, «Préface»
(éd. 1960, p. 31).

qui concédait à la gravure le pouvoir de montrer des forêts, des rivières et toute une vie bruissante, quand le corps-machine ne reconnaît que des automates. Concluant la longue préface de *Signes*, elle s'adressait à Sartre et parlait en mode mineur. Mais elle portait haut ces promesses de savoir, qui sont aussi des prises d'existence. Demeurait cette certitude, volée à Platon plutôt que platonicienne, révélée à elle-même par le savoir du peintre, captée à l'instant où le corps, sans encore abolir son opération, s'est suffisamment arraché à lui-même pour exister plus, se donner quelques figures publiques où une autre vie s'apprend, trouver des mots, et se distribuer en tant et tant de relations.

«Il faut comprendre d'abord que ce rouge sous mes yeux n'est pas, comme on dit toujours, un quale, une pellicule d'être sans épaisseur, message à la fois indéchiffrable et évident, qu'on a ou qu'on n'a pas reçu, mais dont on sait, si on l'a reçu, tout ce qu'il y a à savoir, et dont il n'y a en somme rien à dire. Il demande une mise au point, même brève, il émerge d'une rougeur, moins précise, plus générale, où mon regard était pris avant même de la fixer, comme on dit si bien. Et si, maintenant, quand je l'ai fixé, mes yeux s'enfoncent en lui, dans sa structure fixe, ou s'ils recommencent d'errer alentour, le quale reprend son existence atmosphérique. Sa forme précise est solidaire d'une certaine configuration ou texture laineuse, métallique, poreuse [?], et il est peu de chose au regard de ces participations. Claudel dit à peu près qu'un certain bleu de la mer est si bleu qu'il n'y a que le sang qui soit plus rouge. La couleur est d'ailleurs variante dans une autre dimension de variation, celle de ses rapports avec l'entourage: ce rouge n'est ce qu'il est qu'en se reliant de sa place à d'autres rouges autour de lui, avec lesquels il fait constellation, ou à d'autres couleurs qu'il domine ou qui le dominent, qu'il attire ou qui l'attirent, qu'il repousse ou qui le repoussent. Bref, c'est un certain nœud dans la trame du simultanément

et du successif. C'est une concrétion de la visibilité, ce n'est pas un atome. À plus forte raison la robe rouge tient-elle de toutes ses fibres au tissu du visible, et, par lui, à un tissu d'être invisible. Ponctuation dans le champ des choses rouges, qui comprend les tuiles des toits, le drapeau des gardes-barrières et de la Révolution, certains terrains près d'Aix ou à Madagascar, elle l'est aussi dans celui des robes rouges, qui comprend, avec les robes des femmes, des robes de professeurs, d'évêques et d'avocats généraux, et aussi dans celui des parures et celui des uniformes. Et son rouge, à la lettre, n'est pas le même, selon qu'il paraît dans une constellation ou dans l'autre, selon que précipite en lui la pure essence de la Révolution de 1917, ou celle de l'éternel féminin, ou celle de l'accusateur public, ou celle des Tziganes, vêtus à la hussarde, qui régnaient, il y a vingt-cinq ans, sur une brasserie des Champs Élysées. Un certain rouge, c'est aussi un fossile ramené du fond des mondes imaginaires. Si l'on faisait état de toutes ces participations, on s'apercevrait qu'une couleur nue, et en général un visible, n'est pas un morceau d'être absolument dur, insécable, offert tout nu à une vision qui ne pourrait être que totale ou nulle, mais plutôt une sorte de détroit entre des horizons extérieurs et des horizons intérieurs, tou-

*«L'entrelacs – le chiasme»,
Le Visible et l'Invisible
(éd. 1979, p. 172-174).*

jours béants, quelque chose qui vient toucher doucement et fait résonner à distance diverses régions du monde coloré ou visible, une certaine différenciation, une modulation éphémère de ce monde, moins couleur ou chose donc, que différence entre des choses et des couleurs, cristallisation momentanée de l'être coloré ou de la visibilité. Entre les couleurs et les visibles prétendus, on retrouverait le tissu qui les double, les soutient, les nourrit, et qui, lui, n'est pas chose, mais possibilité, latence et chair des choses.

Si l'on se retourne sur le voyant, on va constater que ceci n'est pas une analogie ou comparaison vague, et doit être pris à la lettre. Le regard, disions-nous, enveloppe, palpe, épouse les choses visibles. Comme s'il était avec elles dans un rapport d'harmonie préétablie, comme s'il les savait avant de les savoir, il bouge à sa façon dans son style saccadé et impérieux, et pourtant les vues prises ne sont pas

quelconques, je ne regarde pas un chaos mais des choses, de sorte qu'on ne peut pas dire enfin si c'est lui ou si c'est elles qui commandent. Qu'est-ce que cette prépossession du visible, cet art de l'interroger selon ses vœux, cette exégèse inspirée? Nous trouverions peut-être la réponse dans la palpation tactile où l'interrogeant et l'interrogé sont plus proches, et dont, après tout, celle de l'œil est une variante remarquable. D'où vient que je donne à mes mains, notamment, cette vitesse et cette direction du mouvement, qui sont capables de me faire sentir les textures du lisse et du rugueux? Il faut qu'entre l'exploration et ce qu'elle m'enseignera, entre mes mouvements et ce que je touche, existe quelque rapport de principe, quelque parenté, selon laquelle ils ne sont pas seulement, comme les pseudopodes de l'amibe, de vagues et éphémères déformations de l'espace corporel, mais l'initiation et l'ouverture à un monde tactile.»

C'est à cette analytique des qualités, textures et couleurs, point d'inflexion dans le travail de Merleau-Ponty, mais aussi à la totalité de son entreprise philosophique, que Claude Lévi-Strauss a rendu hommage en dédiant à son ami *La Pensée sauvage*.

Claude Lévi-Strauss,
«Préface», *La Pensée sauvage*,
Plon, 1962; rééd., Pocket,
coll. «Agora», 1990.

«De ce que le nom de Merleau-Ponty figure en première page d'un livre dont les dernières sont réservées à la discussion d'un ouvrage de Sartre, nul ne saurait inférer que j'ai voulu les opposer l'un à l'autre. Ceux qui nous ont approchés, Merleau-Ponty et moi, au cours des récentes années, connaissent quelques-unes des raisons pour lesquelles il allait de soi que ce livre, qui développe librement certains thèmes de mon enseignement au Collège de France, lui fût

dédié. Il l'eût été de toute façon s'il avait vécu, comme la continuation d'un dialogue dont le début remonte à 1930, quand, en compagnie de Simone de Beauvoir, nous nous sommes rencontrés à l'occasion d'un stage pédagogique à la veille de l'agrégation. Et puisque la mort nous l'a brutalement enlevé, que ce livre reste au moins dédié à sa mémoire, en témoignage de fidélité, de reconnaissance, et d'affection.»

LA LEÇON DE STENDHAL : COLÈRE, DANDYSME ET BIEN-SÉANCES DE LA CONSCIENCE. Stendhal est plus souvent cité qu'aucun autre, il l'est aussi plus longtemps. Merleau-Ponty lui demande beaucoup plus qu'un talent d'écrivain, il se l'approprie. Stendhal est encore présent quand il n'est plus nommé.

À suivre ce compagnonnage, on a chance d'y voir confirmé le propos de Merleau-Ponty: ses ruptures et ses continuités.

Certes Merleau-Ponty admire d'abord en Stendhal une économie de mots fulgurante, le pouvoir de communiquer une manière d'être par quelques hachures de comportement. Ainsi de ce personnage de *La Chartreuse de Parme*, pure crapule: «quand le fiscal Rossi commence à vivre, ce n'est plus lui qui est un coquin, c'est le coquin qui est un fiscal Rossi. J'entre dans la morale de Stendhal par les mots de tout le monde dont il se sert, mais ces mots ont subi entre ses mains une torsion secrète»*.

«Il y a une ligne de Stendhal: il n'a pas varié dans son refus absolu d'accepter l'ignorance et la misère, et dans cette pensée qu'un homme n'est pas formé tant qu'il ne s'est pas colleté avec la réalité, tant qu'il n'est pas sorti des relations de politesse que lui ménage sa classe.»

«Recherche sur l'usage littéraire du langage» (Résumés de cours. Collège de France, 1952-1960, p. 29).

La Prose du monde (éd. 1992, p. 19).

Il en va de même pour la colère. Cette passion, que Merleau-Ponty avait d'abord décrite dans les termes sartriens de la *Théorie des émotions*, trouve sa vérité dans celle de Julien Sorel que Stendhal «décide de raconter en trois pages, au lieu de la raconter en dix». «Consultant le rythme de sa propre colère», Stendhal lui donne soudain «un corps imaginaire plus vivant que son propre corps, il fait comme dans une vie seconde le voyage de Julien selon une cadence de passion sèche qui choisit pour lui le visible et l'invisible, ce qu'il y a à dire et à taire»*. Plus tard, la Préface de *Signes* évoquera la colère de Nizan, sur laquelle Sartre pourrait bien s'être trompé. «Cette colère est-ce un fait d'humeur? C'est un mode de connaissance qui ne convient pas mal quand il s'agit du fondamental.»* En quoi Merleau-Ponty disait aussi sa propre colère. Elle traverse déjà l'éditorial de 1945 et les lettres de rupture échangées avec Sartre, mais se dit encore mieux ici, en 1961. Elle y est conjurée comme passion, car Merleau-Ponty a franchi ce pas, le plus secrètement stendhalien, où elle est devenue mode de connaissance. Elle aiguise sa lucidité dès qu'elle ne se laisse plus prendre aux mimiques forcenées du corps.

Ibid., p. 124-125.

Signes (éd. 1960, p. 43).

La leçon philosophique est impliquée dans la manière politique de Stendhal, qui a pu surprendre par son cynisme. Mais Stendhal disait vouloir écrire pour une génération qui a connu la retraite de Russie et les tractations de 1814. S'il devait efficacement protester, il lui fallut vaincre d'abord en lui-même une obscure nostalgie des années glorieuses et des promesses du Consulat. Et avec elle ce *dandysme* des après-guerres, où Merleau-Ponty s'applique à ne voir qu'une compulsion à tirer de son corps «de menus prodiges comme un jeune homme morose peut toujours tirer du sien, pourvu qu'il observe avec assez de complaisance quelque petite étrangeté bonne à nourrir sa religion de lui-même».* Plus encore, Stendhal enseigne à renoncer aux «bonnes manières». C'est donc que la lecture quotidienne du Code civil, bonne école de style et de morale, n'y suffisait pas, qu'il fallait autre chose pour entrer dans la broussaille de la Restauration, y discerner malgré tout l'insolence de la *vie moderne*, la configurer et la dire. L'écriture de Stendhal emprunte quelque chose de son élégance et de sa sobriété à la traduction janséniste de la Bible par «les Solitaires de Port Royal». Après l'effondrement de l'Empire, il fallut choisir, et la mémoire du jansénisme pouvait l'emporter sur celle de Rousseau. *Le Rouge et le Noir* ne dit pas autre chose.

Signes
(éd. 1960, p. 65).

Merleau-Ponty sait que la philosophie qu'il a apprise n'est pas à la mesure de ce qui s'est fait et dit dans le champ des arts et des sciences, au cours des «cinquante ou soixante-dix»* dernières années, ce qui, partant de ces années 1930 où il a décidé de ses recherches, nous retourne vers la décennie 1860, où s'est écrit *Le Peintre de la vie moderne*. C'est aussi une génération de peintres qui ont lu Baudelaire, dont Cézanne disait à Gasquet: «en voilà un qui ne se trompe pas.» De ces peintres, Merleau-Ponty rappelait qu'ils exécraient l'imposture, comme lui-même exécère cette imposture philosophique qui cède aux «bienséan-

Causeries 1948
(p. 11).

ces de la conscience» – cela même qu’il se reprochait en 1945 («nous étions des consciences nues»*), qu’il reproche à Husserl («Le philosophe et son ombre»*) et qu’il rappelle à Sartre (Préface de *Signes*). Le risque en est pris dès que les figures du savoir viennent à coïncider avec les complaisances de l’égotisme tacite. Alors la langue stendhalienne prévient des fautes philosophiques, comme l’abbé Pirard met en garde Julien Sorel.

Stendhal sut ne pas écrire à la manière de Balzac, Merleau-Ponty renonça à «la prose du monde». Le verso positif en sera une inventivité conceptuelle, pensée sur les ruines mentales d’une guerre qui a eu lieu, et parce que nul n’est habilité à mépriser son présent. Les mots de Baudelaire*, de ce Baudelaire qui avait défendu Stendhal contre Sainte-Beuve et salué *Le Rouge et le Noir*, valent ici philosophie. Ce moderne, que consulte Merleau-Ponty, avait d’abord été la bonne réponse opposée à la Restauration, réitérée après 1830, 1846, 1870, quand il était devenu évident que le temps n’était plus aux révolutions. Mais une Restauration rassure; elle recouvre l’actualité de ses mots d’antan. La tentation en est récurrente, son traitement est stendhalien: «en retrouvant le monde ou l’être vertical, celui qui est debout devant mon corps debout, et en lui les autres, nous apprenons une dimension où les idées obtiennent aussi leur vraie solidité. Elles sont les axes secrets ou, comme dit Stendhal, les «pilotis» de nos paroles, les foyers de notre gravitation, ce vide très défini autour duquel se construit la voûte du langage, et qui n’existe actuellement que dans la pesée et la contre-pesée des pierres.»*

En renvoyant Sartre à ce Stendhal qu’ils admiraient l’un et l’autre, point intouchable de leur amitié, Merleau-Ponty lui en rappelait toute la substance vivante, et la raison de son opposition à l’inflexion politique des *Temps modernes* après 1952. Il fallait maintenant puiser plus profond que l’expérience littéraire. Merleau-Ponty en appelle à un «esprit brut qui n’est apprivoisé

«La guerre a eu lieu»
(*Sens et Non-Sens*, éd. 1996,
p. 170).

Signes
(éd. 1960, p. 201-228).

Le Peintre de la vie moderne IV,
«La Modernité».

Signes
(éd. 1960, p. 29).

Signes
(éd. 1960, p. 228).

par aucune des cultures, auquel il est demandé de créer à nouveau la culture». * Laissons les raisons immédiates de la rupture. Sartre dira, beaucoup plus tard, qu'il avait trop longtemps séjourné dans un univers philosophique compris entre Alexandre et Hegel.

MERLEAU-PONTY SE FAISANT. On peut appliquer à Merleau-Ponty le titre de son hommage à Bergson, «Bergson se faisant». La philosophie, comme le monde, y disait-il, en reprenant les mots de Malebranche, «est un ouvrage inachevé». Merleau-Ponty lisait beaucoup. D'abondantes notes de lecture (sur Descartes, Hegel, Bergson, Husserl, Heidegger, Sartre, Freud, Proust, Valéry, Stendhal, Claudel, Ponge, entre autres) en témoignent. Les Notes de cours rédigées pour les leçons données au Collège de France de 1953 à 1961 y renvoient souvent, confirmant leur importance et la méthode de Merleau-Ponty. Les derniers cours, «L'ontologie cartésienne et l'ontologie d'aujourd'hui», «Philosophie et non philosophie depuis Hegel», ne nous sont connus que par ces notes préparatoires*, à défaut des Résumés de cours correspondants que Merleau-Ponty n'eut pas le temps de rédiger. Elles donnent une juste idée de ce qu'il appela successivement *expérience de l'expression* puis *expérience fondamentale de la pensée*.

Les notes de travail donnent accès au laboratoire de cette philosophie, qu'on a dit interrogative parce qu'elle s'écarte des procédés philosophiques acquis. Le possible y est une des formes de l'actuel et non son contraire. Merleau-Ponty y ébauche un développement, l'essaye et s'en explique à lui-même. Penser est une élaboration infinie, en constante transformation, se

«Leçon inaugurale au Collège de France», *Eloge de la philosophie et autres essais* (éd. 1989, p. 13-14).

«Celui qui est témoin de sa propre recherche, c'est-à-dire de son désordre intérieur, ne peut guère se sentir l'héritier des hommes accomplis dont il voit les noms sur ces murs. Si, de plus, il est philosophe, c'est-à-dire qu'il sait qu'il ne sait rien, comment se croirait-il fondé à prendre place à cette chaire, et comment a-t-il pu même le souhaiter? [...] puisque c'est un bonheur, disait Stendhal, «d'avoir pour métier sa passion».»

«est un ouvrage inachevé». Merleau-Ponty lisait beaucoup. D'abondantes notes de lecture (sur Descartes, Hegel, Bergson, Husserl, Heidegger, Sartre, Freud, Proust, Valéry, Stendhal, Claudel, Ponge, entre autres) en témoignent. Les Notes de cours rédigées pour les leçons données au Collège de France de 1953 à 1961 y renvoient

Notes de cours, 1959-1961
(p. 159-352).

souvent, confirmant leur importance et la méthode de Merleau-Ponty. Les derniers cours, «L'ontologie cartésienne et l'ontologie d'aujourd'hui», «Philosophie et non philosophie depuis Hegel», ne nous sont connus que par ces notes préparatoires*, à défaut des Résumés de cours correspondants que Merleau-Ponty n'eut pas le temps de rédiger. Elles donnent une juste idée de ce qu'il appela successivement *expérience de l'expression* puis *expérience fondamentale de la pensée*.

Les notes de travail donnent accès au laboratoire de cette philosophie, qu'on a dit interrogative parce qu'elle s'écarte des procédés philosophiques acquis. Le possible y est une des formes de l'actuel et non son contraire. Merleau-Ponty y ébauche un développement, l'essaye et s'en explique à lui-même. Penser est une élaboration infinie, en constante transformation, se

précisant par nuances et différenciations, revenant sur ses positions, les rectifiant, les infirmant, les complétant. Les notes déposées à la Bibliothèque nationale de France ont été rédigées durant les années 1950. La plupart sont contemporaines des travaux en cours : ainsi du manuscrit *Le Visible et l'Invisible*, publié, avec un dossier de notes afférentes, par les soins de Claude Lefort. Ce dossier occupe la moitié du volume et donne un indispensable complément aux textes, certes rédigés, mais non publiés, et certainement révisables. Les notes contresignent un adieu courtois à Husserl : « Il fallait cette tentative insensée de tout soumettre aux bienséances de la ‹ conscience ›, au jeu limpide de ses attitudes, de ses intentions, de ses impositions de sens, – il fallait pousser jusqu'au bout le portrait d'un monde sage que la philosophie classique nous a laissé, – pour révéler tout le reste : ces êtres, au-dessous de nos idéalizations [...] »*

« Le philosophe
et son ombre »
(Signes, 1960, p. 227).

Ce lent travail de rupture, d'avec Descartes, Kant ou Husserl, afin de faire valoir ou d'inaugurer d'autres continuités, innerve tous les écrits. À la question : « De quand date alors votre divorce d'avec ce philosophe ? » – il s'agit de Husserl –, Merleau-Ponty répondit : « Oh, il a commencé dès le début. »*

Entretien avec
Jean-Paul Weber, *Le Monde*,
31 décembre 1960
(Parcours deux, p. 303).

Autant les ratures sont quasi absentes des notes de travail, autant les manuscrits des livres et les brouillons sont incessamment révisés. Les reprises, les phrases biffées, les rédactions s'emboîtant ou se succédant, traduisent la recherche d'une formulation prégnante mais aussi la possibilité de bifurcations. *L'expérience fondamentale de la pensée* affecte les deux termes, ce qui se pense et celui qui s'y applique. « ‹ Sujet présomptif ou supposé de nos tentatives ›, l'auteur, disait Valéry, ‹ est le penseur instantané d'une œuvre qui fut lente et laborieuse, et ce penseur n'est nulle part. › »*

« Le Philosophe et son ombre »
(Signes, éd. 1960, p. 227).

Pour toutes ces raisons, si l'achèvement du travail philosophique est aussi insensé que l'était le protocole d'objectivité

d'une philosophie nouée aux énoncés déclaratifs, on comprendra combien l'attention aujourd'hui portée à la genèse des textes n'est pas, quand on l'applique aux manuscrits de Merleau-Ponty, un effet de nos curiosités érudites. D'une attention tournée vers le travail lui-même, appliquée à ce que l'on aurait autrefois voulu cacher, Merleau-Ponty fut l'initiateur.

MERLEAU-PONTY INCOGNITO. Ces ruptures et continuités organisent les textes que Merleau-Ponty a réunis dans *Signes*. La Préface, qui poursuivait un dialogue avec Sartre, en était le manifeste.

C'est au Tholonet que Merleau-Ponty rédigea, durant l'été 1960, son dernier essai publié. Il s'était alors délivré de sa propre contradiction, maintenant comprise dans les termes mêmes d'un reproche naguère adressé à Cézanne par une critique maussade, et que lui-même avait appliqué au « malaise » de Heidegger : « il cherche une expression directe de l'être dont il montre par ailleurs qu'il n'est pas susceptible d'expression directe. »* Mais il ne s'agissait pas de trouver les mots, il fallait renoncer, risquer, créer et surtout avoir une vue claire du caractère indirect d'un langage adhérent à ses propres articulations et lieu propre de la générativité des œuvres. Merleau-Ponty se trouve croiser Wittgenstein sur plus d'un point, ne serait-ce que dans la poursuite efficace de ce que celui-ci appelle les « crampes mentales » des philosophes et lui-même « crampe réflexives »* ; ces manières de dire qui n'étaient plus ni celles de la science ni celles du commerce des hommes. Aussi clairement, Merleau-Ponty avait pris la mesure du positivisme logique, « la dernière et la plus énergique résistance à la philosophie concrète que, d'une manière ou de l'autre, le début de ce siècle n'a pas cessé de chercher »*. La question neuve et partagée est celle du réalisme. Libéré d'un « prétendu conditionnement objectif », qui n'était rien de plus, selon une note de travail, « qu'une manière de noter et d'exprimer un évé-

« La philosophie aujourd'hui »
(Notes de cours, 1959-1961, p. 148).

Le Visible et l'Invisible
(éd. 1979, p. 83).

« Partout et nulle part »
(Signes, éd. 1960, p. 198).

nement de l'ordre de l'être brut», Merleau-Ponty retrouvait l'inspiration des dernières pages de *La Structure du comportement*, au plus proche des conclusions cliniques de Goldstein: «[...] il faudra distinguer dans le développement une libération idéale qui ne nous transforme pas dans notre être et change seulement la conscience que nous avons de nous-mêmes, et une libération réelle qui est l'*Umgestaltung* dont nous avons parlé avec Goldstein.»*

La Structure du comportement
(éd. 2002, p. 238).

Entre-temps, loin des figures totalisantes et transposables de la *Gestalttheorie*, avait pris forme une analytique diversifiée selon une articulation «saussurienne» des supports de l'intelligence, des images, des écoutes, des écritures, et des combinaisons inédites qui s'y greffent. Dans la succession des textes publiés, la peinture aura eu le dernier mot, non la peinture à vrai dire, mais un certain chiasme de l'œil et de l'esprit.

I Le temps

Rejeter le temps «filiforme» (série des événements, ds le monde l'objet « ds la conscience »
 c'est concept du temps. i. e. temps défini par ce sans quoi... non
 c'est Temps Figure, ou des figures, schème de succession (au besoin transporté « au dedans »).
 ce n'est pas le Temps
 Il y a une autre expérience du temps 1) de sa structure même
 2) de ses rapports avec le reste
 temps temps qui est une « présence » et non une « figure », -
 et où celui qui parle est pris.

i/

La route des Flandres pp. 29-32Le silence au 2e degré des sabots dans la nuit

ces «milliers» de sabots : ce n'est plus ces bruits ne sont plus quelque chose ds le temps, ni d figure mais fond, gradient de temps.

Quelque chose de «majestueux», «monumental»
absolument grand, ultra-chose.

«Le cheminement même du temps» «invisible
 immatériel sans commencement ni fin ni repère». Ce n'est pas un contenu, c'est le temps même, comme présence
 Ce n'est pas non plus quelque chose ds l'espace (à cause de leur ressemblance, les bruits de sabots font totalité) et pas même un quelque chose collectif
 un grand mobile, le régiment, se déplaçant ds l'espace: les cavaliers «se dandinant»

«progresser sans avancer» -

Ce bruit comme la pluie, comme la nuit est «englobant». Le temps est un «élément»

«grignotement... des milliers d'insectes rongant le monde» - Le temps devient ce qui creuse et fait faiblement bouger le monde

amplification vers le passé et vers la nature
 insectes, crustacés dans (sous) masse glacée.

Est-ce présent, est-ce passé? Temps élément

- b) Pas quelque chose ds le temps
 pas quelque chose de l'espace contenu
 c'est le temps même ou l'espace même
 comme pluie, comme nuit
 temps temps «englobant», élément.
 Non temps des «figures».

expérience

Ceci est une structure du temps -
 Il y en a d'autres: le souvenir-chair
 qui déchire le présent.

- a) en tout cas contre
 le temps filiforme
 «intérieur» Le Vent p. 163
 qui est temps temps des figures
 Pour un temps-magma i.e.
 qui mêle ses dimensions
 qui se fait de partout à la fois

ceci = une structure du temps, onirique - Il y en a d'autres -
 mais en tout cas

contre le temps «filiforme» Le Vent p. 163
 pour le temps «épais» (arrêté à l'espace)

i.e.: l'espace du présent fait partie du temps - Qui donc croit dans le multiple -

et conséquence: le rapport passé-présent est n'est pas rapport d'une espace-temps à un espace-temps, et non d'un objet qui fut et n'est plus à un autre qui est -

Le rapport présent-passé est rapport d'un temps-espace à un autre qui le déchire le Vent p. 175; ceci n'est pas à concevoir comme dégradation du temps idéal continu, mais le temps même

Le temps est sans perspective italienne - ceci veut dire, dit Claude Simon, que nos souvenirs ne sont pas rangés chrono -

[logiquement selon clarté décroissante]

L'œuvre, qui laissait ouvert son propre sillage de générativité, était entrée dans son *incognito*. Merleau-Ponty avait touché au lieu et aux moyens propres à la philosophie, où sa possibilité même est en jeu. De ses expériences, chacun serait juge; mais personne ne pourrait ni les ignorer, ni en décider naïvement. À quoi il n'y avait pas d'autre réponse que de s'y risquer.

Il est incontestable que rien ne demeura intouché par les effets, immédiats ou à long terme, des écrits de Merleau-Ponty. Laissons ici les travaux universitaires, variés et essentiels dans leur ordre: citations, exégèses, enseignements qui ont ouvert la voie aux traductions. Plutôt que par martèlement de thèses et d'idées, la continuation s'est faite par échos et reprises de cet effort « plus vieux que nous »*.

La Prose du monde
(éd. 1992, p. 200).

À défaut d'un relevé qui parcourrait le champ philosophique français sur le demi-siècle ayant suivi les premières publications de Merleau-Ponty, citons deux de ces reprises qui ont partagé la même décision de ne pas renoncer, et en appellèrent à tous les moyens de la pensée contemporaine. Elles sont d'autant plus convaincantes qu'elles se firent au travers d'un filtre critique. Car ni la nature de l'opération induite par Merleau-Ponty, ni la profondeur à laquelle il avait déraciné les leurres phénoménologiques et récusé cette compulsion d'être et de chose, qui jouait comme un *double bind*, n'ont été immédiatement perçues. Les nouveaux syntagmes étaient mal compris, jugés trop singuliers, tenus pour idiosyncrasiques. Ils étaient surtout masqués par la rémanence, dans les textes mêmes de Merleau-Ponty, d'un vocabulaire philosophique qui était alors le seul disponible – particulièrement ce terme d'*existence*, le moins marqué et le plus insidieux, on l'a vu. Les alternatives ne vinrent que peu à peu, attachées à d'autres possibles philosophiques. Mais là est l'essentiel de ces continuités et relais qu'elles s'entretiennent d'un même sursaut. Il s'agissait d'essayer et il a suffi de poursuivre

un précédent effort pour lui rendre, de ce seul fait, l'hommage le plus juste. On saurait que toute pensée organisée est toujours aussi l'expérience fondamentale de soi-même, et par là une nouvelle définition de l'activité philosophique.

Pour le dire en quelques mots, Michel Foucault eut le projet d'une histoire de la vérité d'un nouveau genre. Elle en relèverait les figures comme *archéologie* – terme lancé par Merleau-Ponty comme une bouteille à la mer. Dans *Les Mots et les Choses* (1966), Foucault a exploré ces savoirs qui ont précédé l'impasse où s'est fourvoyé l'humanisme philosophique, pris au piège de la redondance herméneutique. L'héritage transcendantal se perpétuait comme un métalangage, ayant perdu tout contact avec la connaissance de la nature dont se justifiait le kantisme, et sans jamais rejoindre la raison pratique. Foucault relève la protestation de Merleau-Ponty, et son dégoût de l'ignorance. Mais il lui fallut à son tour découvrir, œuvrant sous la fascination du kantisme et des néo-kantiens, la permanence du stoïcisme, sa gloire qui rayonnait encore dans ces dialectiques du monde, qui avaient si longtemps oblitéré l'anthropologie. À la suite d'une correspondance avec Magritte, il en vint à reconsidérer à son tour la relation instable du *visible et de l'invisible*, c'est-à-dire à essayer, et même à violenter à l'occasion, le dernier essai de Merleau-Ponty, charnière néanmoins pour toute réflexion sur la libération de l'image.

Gilles Deleuze s'est à son tour affronté au stoïcisme et à la peinture*. Il a très tôt éprouvé la nécessité de libérer l'expression sans emprunter, après un essai peu convaincant, aux mathématiques de la sérialité. Tout transfert de ce genre, qui avait été la solution du «grand rationalisme» jusqu'à Kant, ne pouvait désormais rien retenir de la productivité de la mathématique moderne. À défaut de communiquer à la conceptualité philosophique la générativité attendue, l'emprunt vire au formalisme.

Logique du sens, Éd. de Minuit, coll. «Critique», 1969.
Francis Bacon, *logique de la sensation*, Éd. de la Différence, 1981 ; rééd. Éd. du Seuil, coll. «L'Ordre philosophique», 2002.

Gilles Deleuze,
Critique et Clinique,
«Avant-propos»,
Éd. de Minuit,
1993.

Ce constat conduit Deleuze à traiter de Proust, de Kafka et de Melville, où il noue critique et syntaxe. À son tour, il développe de nouveaux syntagmes non prédicatifs, un corps

«Le problème d'écrire: l'écrivain, comme dit Proust, invente dans la langue une nouvelle langue, une langue étrangère en quelque sorte. Il met à jour de nouvelles puissances grammaticales ou syntaxiques. Il entraîne la langue hors de ses sillons coutumiers, il la fait délirer.»

Différence et Répétition,
«Avant-propos», PUF,
coll. «Épiméthée»,
1996.

«sans organes», délivré du sens commun comme d'une certaine vulgate psychanalytique, capable de devenir – homme, femme, ou animal – en puisant aux mêmes sources que Merleau-Ponty, la parole, le corps, et le bestiaire psychique. «On n'écrit qu'à la pointe de son savoir, à cette pointe extrême qui sépare notre savoir et notre ignorance, et qui fait passer l'un dans l'autre.»* La culture se recommence incessamment. On réforme sa tête comme on réapprend son corps. Deleuze a proposé, comme une nouvelle version du spinozisme, une autre réforme de l'entendement.

« LE PLUS HAUT POINT
DE LA RAISON EST-IL
DE CONSTATER
CE GLISSEMENT DU SOL
SOUS NOS PAS,
DE NOMMER
POMPEUSEMENT
INTERROGATION UN ÉTAT
DE STUPEUR CONTINUÉE,
RECHERCHE
UN CHEMINEMENT
EN CERCLE, ÊTRE CE QUI
N'EST JAMAIS

TOUT À FAIT? MAIS CETTE
DÉCEPTION EST CELLE
DU FAUX IMAGINAIRE,
QUI RÉCLAME UNE
POSITIVITÉ QUI COMBLE
EXACTEMENT SON VIDE.
C'EST LE REGRET
DE N'ÊTRE PAS TOUT.
REGRET QUI N'EST MÊME
PAS TOUT À FAIT FONDÉ.
CAR SI, NI EN PEINTURE,
NI MÊME AILLEURS,
NOUS NE POUVONS

ÉTABLIR UNE HIÉRARCHIE
DES CIVILISATIONS
NI PARLER DE PROGRÈS,
CE N'EST PAS QUE
QUELQUE DESTIN NOUS
RETIENNE EN ARRIÈRE,
C'EST PLUTÔT QU'EN
UN SENS LA PREMIÈRE
DES PEINTURES ALLAIT
JUSQU'AU FOND
DE L'AVENIR. SI NULLE
PEINTURE N'ACHÈVE
LA PEINTURE, SI MÊME

NULLE ŒUVRE
NE S'ACHÈVE
ABSOLUMENT, CHAQUE
CRÉATION CHANGE,
ALTÈRE, ÉCLAIRE,
APPROFONDIT, CONFIRME,
EXALTE, RECRÉE
OU CRÉE D'AVANCE
TOUTES LES AUTRES.
SI LES CRÉATIONS
NE SONT PAS
UN ACQUIS, CE N'EST PAS
SEULEMENT QUE,

COMME TOUTES CHOSES,
ELLES PASSENT,
C'EST AUSSI QU'ELLES ONT
TOUTE LEUR VIE DEVANT
ELLES».

Merleau-Ponty,
L'Œil et l'Esprit, Le Tholonet, juillet-août 1960

UN PEINTRE COMME
CÉZANNE, UN ARTISTE,
UN PHILOSOPHE DOIVENT
NON SEULEMENT
CRÉER ET EXPRIMER UNE IDÉE,
MAIS ENCORE RÉVEILLER
LES EXPÉRIENCES QUI
L'ENRACINERONT DANS
LES AUTRES CONSCIENCES.
SI L'ŒUVRE EST RÉUSSIE,
ELLE A LE POUVOIR DE
S'ENSEIGNER ELLE-MÊME.

(Le Doute de Cézanne)

JAMAIS PEUT-ÊTRE
AVANT KLEE ON N'AVAIT
« LAISSÉ RÊVER UNE LIGNE ».
LE COMMENCEMENT
DU TRACÉ ÉTABLI,
INSTALLE UN CERTAIN
NIVEAU OU MODE
DU LINÉAIRE,
UNE CERTAINE MANIÈRE
POUR LA LIGNE D'ÊTRE
ET DE SE FAIRE LIGNE,
« D'ALLER LIGNE ».

(L'Œil et l'Esprit, Merleau-Ponty cite Henri Michaux)

LA MUSIQUE N'EST PAS
DANS L'ESPACE VISIBLE,
MAIS ELLE LE MINE,
ELLE L'INVESTIT, ELLE
LE DÉPLACE, ET BIENTÔT
CES AUDITEURS TROP BIEN
PARÉS, QUI PRENNENT
L'AIR DE JUGES ET
ÉCHANGENT DES MOTS
OU DES SOURIRES, SANS
S'APERCEVOIR QUE LE SOL
S'ÉBRANLE SOUS EUX,
SONT COMME UN ÉQUIPAGE
SECOUÉ À LA SURFACE
D'UNE TEMPÊTE.

(Phénoménologie de la perception)

- 1908 **Naissance de Maurice Merleau-Ponty à Rochefort.**
- 1926 Après de brillantes études secondaires, Merleau-Ponty prépare, aux lycées Jeanson-de-Sailly puis Louis-le-Grand, le concours d'entrée à l'École normale supérieure (ENS), rue d'Ulm. Admis, il y est le condisciple de Jean-Paul Sartre, de Maurice de Gandillac et de Raymond Aron.
- 1926-1930 À l'ENS, Merleau-Ponty reçoit l'enseignement de Léon Brunschvicg, suit les cours de Jean Cavaillès. Émile Bréhier dirige son diplôme d'études supérieures, «La notion de multiple intelligible chez Plotin».
- 1930 Merleau-Ponty est reçu au concours d'agrégation en 1930. À l'occasion d'un stage pédagogique, il se lie d'amitié avec Simone de Beauvoir et Claude Lévi-Strauss.
- 1931-1934 Après son service militaire, Merleau-Ponty élabore un projet qui sera soutenu durant deux ans par la Caisse nationale des sciences, nouvellement créée. S'y montrent son intérêt pour la psychologie, l'ethnologie, la neurologie, mais aussi son hésitation quant à la méthode philosophique qui serait à la mesure de ces nouvelles données.
- 1934-1939 Merleau-Ponty est professeur au lycée de Chartres, puis agrégé répétiteur à l'ENS. Il suit le séminaire de Kojève qui renouvelle la connaissance de Hegel en France en plaçant l'accent sur la phénoménologie de l'esprit.
- 1938 *La Structure du comportement* est achevée.
- 1939-1940 Merleau-Ponty est mobilisé.
- 1940-1944 Merleau-Ponty est professeur au lycée Carnot à Paris. Claude Lefort y est son élève. Avec Sartre, il appartient à l'éphémère groupe de résistance «Socialisme et Liberté». Il lit *Le Zéro et l'Infini*, de Koestler.
- 1943 Publication de *La Structure du comportement*.
- 1945 Merleau-Ponty soutient sa thèse, préparée sous la direction d'Émile Bréhier: *Phénoménologie de la perception*. Le livre s'impose dès sa publication. Le premier numéro des *Temps modernes*, dont Merleau-Ponty a rédigé l'éditorial, «La guerre a eu lieu», paraît en novembre. Merleau-Ponty est élu professeur à l'université de Lyon. Il est également chargé de conférences à l'ENS. Foucault y sera son disciple.
- 1946 Merleau-Ponty participe aux rencontres internationales de Genève.
- 1947 *Humanisme et Terreur* reprend, avec une longue préface, une série de textes publiés dans *Les Temps modernes* après la traduction du livre de Koestler (1945). Merleau-Ponty lui oppose une analyse philosophique qui fit scandale. *Sens et Non-Sens* rassemble des articles publiés les années précédentes.
- 1948 Mission d'un an à l'université de Mexico.
- 1949 Merleau-Ponty est élu à la Sorbonne (chaire de Psychologie de l'enfant).
- 1950 Merleau-Ponty se voit confier, avec Sartre, la direction de la collection «La Bibliothèque de philosophie» aux éditions Gallimard. Merleau-Ponty prépare le manuscrit qui sera plus tard publié par Claude Lefort sous le titre *La Prose du monde*.
- 1952 Merleau-Ponty est élu au Collège de France. Il prononce sa leçon inaugurale, «Éloge de la philosophie». Ses cours réunissent tous les jeunes philosophes qui se feront un nom par la suite.
- 1953 Rupture avec Sartre. Merleau-Ponty quitte *Les Temps modernes*.
- 1955 Publication des *Aventures de la dialectique*. Merleau-Ponty y analyse les raisons philosophiques de sa rupture avec Sartre.
- 1956 Publication des *Philosophes célèbres*. Dans ce prestigieux recueil, avec le concours de jeunes philosophes, dont Gilles Deleuze, Merleau-Ponty met en place une autre manière de concevoir l'histoire de la philosophie.
- 1960 Publication de *Signes*, recueil des plus importants articles publiés par Merleau-Ponty durant les dix dernières années, avec une préface indirectement adressée à Sartre, lucide présentation de la situation philosophique au seuil des années 1960; elle restera un véritable cahier des charges pour la génération des philosophes qui lui succéderont.
- 1961 **Merleau-Ponty succombe à une crise cardiaque le 3 mai 1961.**

En octobre, publication posthume de *L'Œil et l'Esprit* dans un numéro des *Temps modernes* dédié par Sartre à la mémoire d'une collaboration et surtout d'une amitié que la querelle de 1953 avait affectée mais non détruite. Merleau-Ponty laissait un manuscrit et un important dossier de travail. Ils seront publiés par Claude Lefort: *Le Visible et l'Invisible*, 1964. Suivront les publications de plusieurs volumes de *Notes de cours*.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages et textes de Merleau-Ponty

Les Aventures de la dialectique

Paris|Gallimard|1955|rééd. coll. «Folio essais»|2000
ISBN 2-07-041337-3

Causeries 1948

Paris|Éd. du Seuil|éd. établie par S. Ménasé|coll. «Traces écrites»|2002
ISBN 2-02-052520-8

Éloge de la philosophie et autres essais

Paris|Gallimard|coll. «Idées»|1965|rééd. coll. «Folio essais»|1989
ISBN 2-07-032510-5
{reprise d'Éloge de la philosophie et d'articles de *Signes*}

Éloge de la philosophie. Leçon inaugurale au Collège de France

Paris|Gallimard|coll. «Blanche»|1953
ISBN 2-07-024424-5

Humanisme et Terreur. Essai sur le problème communiste

Paris|Gallimard|1947|rééd. avec une préface de C. Lefort|coll. «Idées»|1980
ISBN 2-07-035432-6

L'Institution dans l'histoire personnelle et publique.

Le Problème de la passivité: le sommeil, l'inconscient, la mémoire

(notes de cours au Collège de France, 1954-1955)
Paris|Belin|préface C. Lefort, éd. établie par D. Darmaillacq, C. Lefort
et S. Ménasé|coll. «Littérature et politique»|2003
ISBN 2-7011-3301-7

« Maurice Merleau-Ponty. Notes de cours <Sur Claude Simon> »

Genesis|Paris|Jean-Michel Place|n°6|1994|présentation de S. Ménasé
et J. Neefs|p. 133-165

La Nature

(notes d'auditeurs des cours «Le concept de nature», 1956-1957
et 1957-1958, et transcriptions des notes du cours de 1959-1960,
«Nature et logos: le corps humain»)
Paris| Éd. du Seuil| édition établie par D. Ségala| coll. «Traces écrites»| 1995
ISBN 2-02-018966-6

Notes de cours, 1959-1961

Paris| Gallimard| préface de C. Lefort, édition établie
par S. Ménasé| coll. «Bibliothèque de philosophie»| 1996
ISBN 2-07-073981-3

Notes de cours sur L'Origine de la géométrie de Husserl

Paris| PUF| éd. établie par F. Robert| coll. «Épiméthée»| 1998
ISBN 2-13-048928-1

«Notes de lecture et commentaires sur Théorie du champ de la conscience de Aron Gurwitsch»

Revue de métaphysique et de morale| Paris| PUF| n° 3 |
septembre 1997| présentation et transcription de S. Ménasé| p. 321-342
ISBN 2-13-048505-7

L'Œil et l'Esprit

Paris| Gallimard| préface de C. Lefort| 1964 |
rééd. coll. «Folio essais»| 1985
ISBN 2-07-032290-4

Parcours, 1935-1951

Lagrasse| Verdier| recueil établi par J. Prunair| coll. «Philosophie»| 1997
ISBN 2-86432-247-1

Parcours deux, 1951-1961

Lagrasse| Verdier| recueil établi par J. Prunair| coll. «Philosophie»| 2001
ISBN 2-86432-334-6

Phénoménologie de la perception

Paris|Gallimard|1945|rééd. coll. «Tel»|1976
ISBN 2-07-029537-8

Les Philosophes célèbres

Paris|Mazenod|sous la dir. de Maurice Merleau-Ponty|1956
{L'introduction de Merleau-Ponty à cet ouvrage a été reprise sous le titre
«Partout et nulle part» dans *Signes*, puis dans *Éloge de la philosophie et autres essais*.
D'autres pages ont été recueillies dans *Parcours deux*.}

Le Primat de la perception et ses conséquences philosophiques

(exposé du 23 novembre 1946, *Bulletin de la Société française de philosophie*,
t. XLI, n° 4, octobre-décembre 1947; précédé de «Projet de travail
sur la nature de la perception», 1933 et de «La Nature de la perception», 1934)
Grenoble|Cynara|1989
ISBN 2-87722-004-4

La Prose du monde

Paris|Gallimard|édition posthume établie et présentée par C. Lefort|1969
rééd. coll. «Tel»|1992
ISBN 2-07-072844-7

Résumés de cours à la Sorbonne, 1949-1952

Grenoble|Cynara|1988|rééd. sous le titre *Psychologie et pédagogie de l'enfant*.
Cours de Sorbonne, 1949-1952|Lagrasse|Verdier|coll. «Philosophie»|2001
ISBN 2-86432-344-3

Résumés de cours. Collège de France, 1952-1960

Paris|Gallimard|1968|rééd. coll. «Tel»|1982
ISBN 2-07-027199-4

Sens et Non-Sens

Paris|Nagel|1948|rééd. Paris|Gallimard|coll. «Bibliothèque
de philosophie»|1996
ISBN 2-07-074355-1

Signes

Paris|Gallimard|coll. «Blanche»|1960
 ISBN 2-07-024427-X
 rééd. coll. «Folio essais»|2001
 ISBN 2-07-04170-9

La Structure du comportement

Paris|PUF|1942|réd. coll. «Quadrige»|2002
 ISBN 2-13-052579-2

Titres et Travaux. Projet d'enseignement

Paris|CDU|1951
 {repris dans *Parcours deux*}

L'Union de l'âme et du corps chez Malebranche, Maine de Biran et Bergson

(notes d'auditeurs du cours de 1947-1948, ENS Lyon) Paris|Vrin|
 édition établie par J. Deprun|coll. «Bibliothèque de la philosophie»|1979
 ISBN 2-7116-0560-4

Le Visible et l'Invisible

Paris|Gallimard|édition posthume établie et postfacée par C. Lefort|1964
 rééd. coll. «Tel»|1979
 ISBN 2-07-028625-8

Manuscrits, fonds BNF, 21 volumes

On doit à la générosité de Mme Suzanne Merleau-Ponty
 et aux soins de Claude Lefort, secondé par Stéphanie Ménasé,
 d'avoir accès à ces manuscrits.

Compléments bibliographiques

Les travaux universitaires consacrés à l'œuvre de Merleau-Ponty, tant en France qu'à l'étranger, sont extrêmement nombreux et aisément accessibles en consultant les sources bibliographiques usuelles. En dehors du champ philosophique proprement dit, où l'on a suivi à grands traits les effets inducteurs de ses écrits, on a préféré signaler quelques œuvres qui prolongent, de manière indépendante et dans des perspectives aujourd'hui prometteuses, les lignes tracées par Merleau-Ponty.

Dans l'ordre de la réflexion politique l'œuvre de Claude Lefort s'impose, particulièrement:

Lefort Claude

Sur une colonne absente. Écrits autour de Merleau-Ponty

Paris | Gallimard | 1978

ISBN 2-07-029882-5

Pour la transformation de l'histoire de l'art en un nouveau lieu philosophique, on relèvera les écrits de Michael Fried, et notamment la trilogie consacrée à la peinture française :

Fried Michael

Absorption and Theatricality. Painting and Beholder in the Art of Diderot

Chicago | The University of Chicago Press | 1980

ISBN 0-226-26213-8

TRAD. *La Place du spectateur. Esthétique et origine de la peinture moderne I*

Paris | Gallimard | 1990

ISBN 2-07-071865-4

Courbet's Realism

Chicago | The University of Chicago Press | 1990

ISBN 0-226-26215-4

TRAD. *Le Réalisme de Courbet. Esthétique et origine de la peinture moderne II*

Paris | Gallimard | 1993

ISBN 2-07-073051-4

Manet's Modernism. The Face of Painting in the 1860's

Chicago | The University of Chicago Press | 1996

ISBN 0-226-26217-0

TRAD. *Le Modernisme de Manet. Esthétique et origine de la peinture moderne III*

Paris | Gallimard | 1996

ISBN 2-07-075298-4

Dans le champ de l'anthropologie, Philippe Descola poursuit un dialogue avec l'œuvre de Merleau-Ponty, dont on a dit plus haut les liens avec les recherches de Claude Lévi-Strauss :

Descola Philippe

La Construction du monde

Paris | Gallimard | 2005

À paraître

Enfin, quelques numéros de revues donnent une image vivante du philosophe :

L'Arc

«Merleau-Ponty»

Aix-en-Provence | n° 46 | 1971

Les Temps modernes

«Maurice Merleau-Ponty»

Paris | n° 184-185 | 1961

Magazine littéraire

«Sartre, Merleau-Ponty : les lettres d'une rupture»

Paris | n° 320 | avril 1994 | p. 68-86

Ce livre est édité
par l'**adpf** association pour la diffusion
de la pensée française ●

Il est dessiné par SpMillot, Paris,
fabriqué par Cent pages,
et imprimé à 12 500 exemplaires,
en janvier 2005.

Titres disponibles

André Breton
Architecture en France
Arthur Rimbaud
Balzac
La Bande dessinée en France
Berlioz écrivain
Biodiversité
Chateaubriand
Le Cinéma français
Claude Simon
Cinquante Ans de philosophie française
 1. Les années cinquante/épuisé
 2. Les années structure, Les années révolte
 3. Traverses
 4. Actualité de la philosophie française
Des poètes français contemporains
Écrivains voyageurs
L'Essai
L'État
France Allemagne
France Chine
France Grande-Bretagne
La France et l'Olympisme
La France de la technologie
George Sand
Georges Bernanos
Gilles Deleuze
Henri Michaux
Histoire & historiens en France depuis 1945
Hugo
Islam, la part de l'universel
Jean-Paul Sartre
Johannesburg 2002. Sommet mondial du développement durable
Julien Gracq
Lévi-Strauss
Lire la science
Louis Aragon
Marcel Proust
Musiques en France
Nathalie Sarraute
La Nouvelle française contemporaine
La Nouvelle Médecine française
Paul Claudel
Paul Ricœur
Photographie en France, 1970-1995
Romain Gary
Le Roman français contemporain
Saint-John Perse
Sciences humaines et sociales en France
Sport et Littérature
Stéphane Mallarmé
Le Théâtre français
Théâtre français contemporain
Le Tour en toutes lettres
Voltaire
200 ans de Code civil

Les textes publiés dans ce livret
et les idées qui peuvent s'y exprimer
n'engagent que la responsabilité
de leurs auteurs et ne représentent
en aucun cas une position
officielle du ministère des Affaires
étrangères.